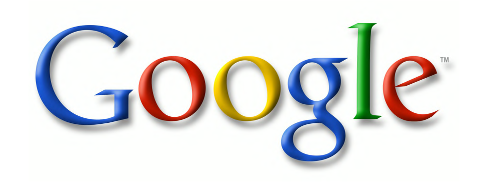
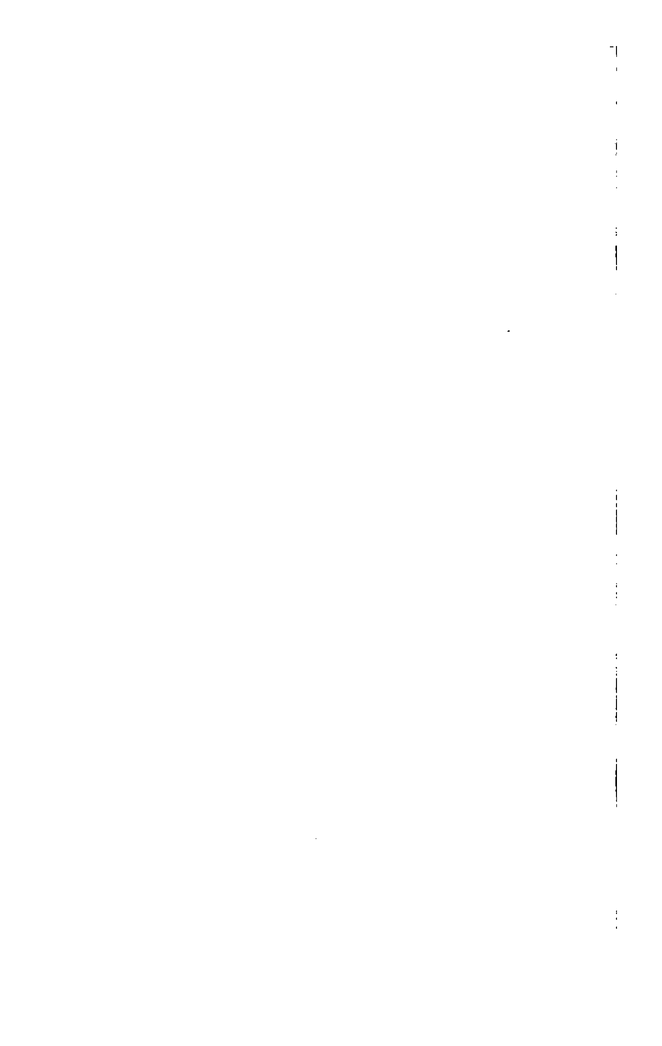
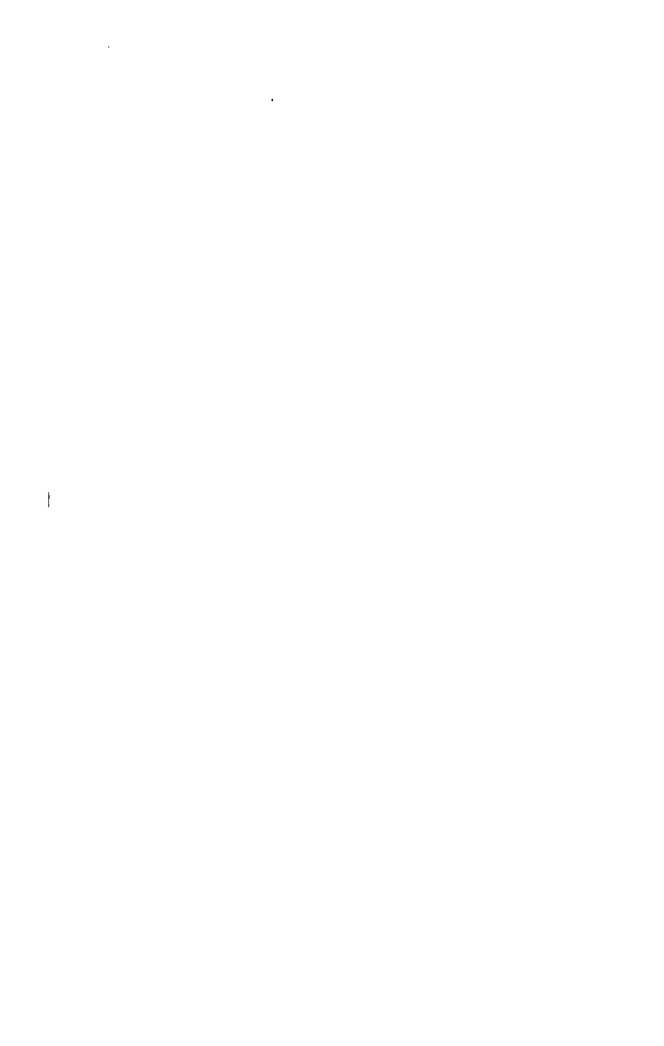


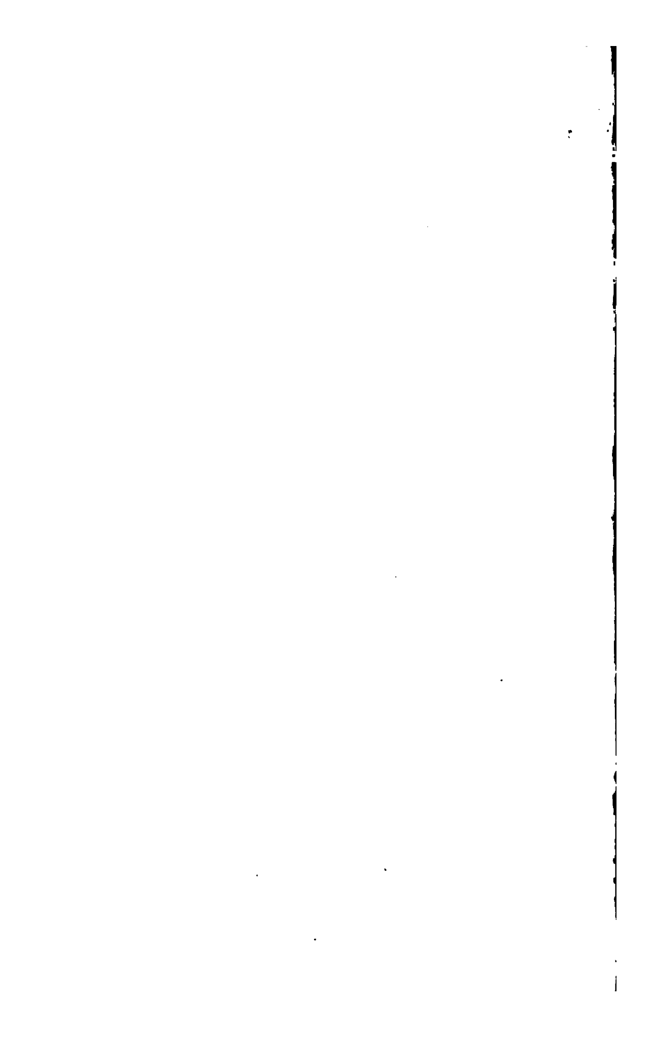












# LA SUISSE,

OU

# TABLEAU HISTORIQUE.

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARANCIÈRE.



P. 60.

*Chaperne.*

# LA SUISSE,

OU

# ESQUISSE D'UN TABLEAU

HISTORIQUE, PITTORESQUE ET MORAL

# DES CANTONS HELVÉTIQUES,

PAR G.-B. DEPPING,

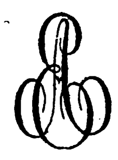
Membre de plusieurs Sociétés littéraires.

DEUXIÈME ÉDITION,

Revue et augmentée;

Ornée de Costumes et de Paysages.

## TOME QUATRIÈME.



PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION D'AL. EYMERY,

RUE MAZARINE, N° 30.

1824.

# LA SUISSE.

## CANTON DE LUCERNE.

Un observatoire naturel se présente sur le mont Pilate, pour voir de là tout le canton. Ce mont imposant, quoiqu'il se détache et paraisse isolé, tient à une chaîne qui forme la limite méridionale du pays lucernois : il ne s'en élève pas de plus hautes dans l'intérieur du canton qui, par cette raison, ne paraît être qu'une vaste plaine étendue au pied de ces montagnes.

Le canton de Lucerne est en effet un des cantons les moins montueux de la

Suisse, tout en avoisinant les plus hautes des Alpes. Aussi est-il plus propre à l'agriculture, et plus fertile en grains; c'est même le seul canton qui, indépendamment de la quantité de grains nécessaire à sa consommation, peut encore fournir à celle des cantons voisins. Lucerne est le marché aux grains des cantons qui avoisinent le lac, et qui trouvent dans ce bassin profond un moyen de transport aussi commode que peu dispendieux.

Le lac, avec ses formes irrégulières, ses golfes, ses embranchemens, ses bords élevés et rocailleux, est un des premiers objets qui frappent les regards, lorsqu'ils plongent du haut du Pilate sur les régions inférieures. Vis-à-vis du Pilate, sur l'autre bord de ce bassin, s'élève le Righi, qui ne le cède point en hauteur à la montagne lucernoise; ce sont deux pyramides que sépare une nappe d'eau. A l'extrémité septen-

trionale, on voit la ville de Lucerne et la Reuss, qui, à cet endroit, sort du lac, où elle a déposé son limon, pour rejoindre le Rhin, issu des glaciers du Saint-Gothard comme cette rivière.

Tout le reste du canton, vu du haut du Pilate, présente un mélange charmant de vallons, de campagnes bien cultivées, de villages et de hameaux, de petits lacs, de collines et de pâturages. Les vallées d'Emmen et d'Entlen se font aisément remarquer dans ce tableau par le haut-relief de leurs bords; mais il faut les visiter pour apprendre combien elles renferment de choses intéressantes.

Examinons d'abord le mont qui nous sert d'observatoire; il n'est pas moins curieux à connaître pour son histoire, que pour ses minéraux, ses plantes et ses sites : c'est une des montagnes les plus fameuses de la Suisse : l'esprit de la superstition a travaillé long-temps

à en faire le théâtre d'événemens surnaturels, et l'autorité de graves magistrats a confirmé la crédulité populaire dans ses erreurs.

Il paraît que le nom de la montagne a été la cause innocente de toutes ces absurdités : mont Pilate est probablement la traduction de *mons Pileatus*, ou montagne à chapeau, nom que l'on a donné à plusieurs hautes montagnes qui, avant les pluies et les orages, cachent leur cime dans de sombres nuages comme dans un chapeau. De *pileatus* le peuple a fait *pilate*, et pour trouver un rapport entre cette montagne et le gouverneur de Jérusalem, on a inventé une histoire terrible. Ponce-Pilate, appelé à Rome, s'y donna la mort de désespoir d'avoir contribué à la mort de Jésus-Christ. On jeta son corps dans le Tibre; mais il y fit un vacarme tel que, pour avoir la paix, on prit le parti de le retirer du fleuve de Rome, et de le

faire porter dans le Rhône. Le même vacarme s'y fit entendre; les habitans des bords se débarrassèrent également du corps de Ponce-Pilate, en le portant auprès de Lausanne : il y fut encore un si mauvais voisin que les Lausannois le jetèrent dans les petits lacs qui sont au haut de la montagne lucernoise. Depuis ce temps il exerça ses fureurs sur le mont; toutes les fois qu'on jetait quelques pierres dans les lacs, Pilate se vengeait par des orages et des tonnerres. On appela un Rose-croix, habile magicien, pour le mettre à la raison. Après une lutte très-vive, l'ancien gouverneur de Jérusalem se laissa enfin bannir au fond des lacs, à condition qu'il sortirait tous les ans le vendredi saint, pour se promener sur la montagne, en robe de magistrat; que ceux qui viendraient alors en sa présence mourraient dans l'année, et qu'à moins d'être troublé lui-même au

fond des eaux, Pilate ne troublerait plus personne.

Voilà les fables qui s'étaient accréditées au moyen âge, si bien que les magistrats de Lucerne défendirent de gravir le Pilate, et de jeter des pierres dans le lac. Apparemment, soit dévotion, soit passe-temps, beaucoup de personnes allaient insulter la mémoire de Pilate sur la montagne; et comme un orage et des tempêtes devaient être l'effet inévitable de ces insultes, la police s'imagina servir la chose publique par sa défense. Combien d'ordres émanés de gouvernemens qui se croient bien sages ne font que consacrer les sottises de l'esprit humain !

C'est chez un auteur zurichois du treizième siècle, Conrad de Mur, qu'on trouve la première indication de la légende de Pilate. Depuis ce temps les auteurs enchérirent l'un sur l'autre; c'était à qui conterait le plus de mer-

veilles au sujet de la montagne. Au commencement de la réforme religieuse même, on soutenait encore la fable de Pilate; mais les lumières toujours croissantes de la raison dissipèrent enfin les erreurs de la crasse ignorance. Conrad Gessner, qui eut encore besoin d'une permission de la police de Lucerne pour gravir la montagne, s'assura de la tranquillité qui y régnait, et enfin, en 1585, un curé de Lucerne fit traverser le lac du mont par les gens qui l'accompagnaient, et évoqua l'ombre de Pilate, sans que Pilate apparût. Comme cette scène se passa en présence de beaucoup de monde, elle contribua puissamment à détromper les magistrats et le peuple.

Par superstition on s'était privé longtemps de l'usage des excellens pâturages de la montagne; c'était là le plus fâcheux résultat de la fable. Et quoique aujourd'hui les bergers fréquentent le Pilate avec leurs troupeaux, ils ne

sont pas encore rassurés contre l'existence d'habitans surnaturels. Ils croient au sabbat des sorcières ; ils pensent qu'il pourrait bien y avoir des servans ou êtres familiers qui aident le pâtre dans ses fonctions, pourvu que celui-ci ait l'attention de leur faire une libation de lait ; ils craignent les nains habitant les cavernes de la montagne, et qui tirent les vaches à l'écart pour les traire ; ils parlent d'un spectre chasseur qui enlève les génisses, et de serpens qu'on ne peut mettre en fuite qu'en ayant soin d'avoir un coq blanc dans le pâturage.

Le mont Pilate offre assez d'intérêt, pour n'avoir pas besoin de ce merveilleux. C'est une montagne calcaire, dont le sommet déchiré a donné lieu à la dénomination de Frac-mont (*mons fractus*) : sa hauteur est de six mille neuf cent six pieds ; mais sa position isolée le fait paraître plus élevé ; les sapins n'at-

teignent pas sa cime, et ils diminuent de grosseur à mesure qu'ils en approchent. On y trouve de belles pétrifications, surtout dans la contrée sauvage du Widerfeld; quelques-unes sont des coquillages fossiles; et des empreintes de poissons se font remarquer dans les carrières d'ardoises. On a découvert au Pilate du minerai de fer, et même de la belle malachite. Au pied du rocher de Tomlis, un des pics de la montagne, on voit une caverne qui s'enfonce à une distance inconnue; quelques-uns prétendent même qu'elle traverse la montagne, et qu'une caverne située sur le revers, celle de Saint-Dominique, en est l'issue. Ce grand souterrain est désigné dans le pays sous le nom de Mondloch; on y cherchait autrefois le prétendu *lait de la lune*, pour servir d'onguent aux blessures. On dit que la fraîcheur qui règne dans le Mondloch est telle, qu'elle prive presque de la

respiration au moment qu'on y entre. Un rocher branlant qu'on trouve à l'extrémité d'un des pâturages, et sur lequel on lit une inscription du seizième siècle, est compté aussi au nombre des curiosités naturelles du Pilate.

Des plantes rares croissent sur toutes les parties de la montagne, jusque dans les crevasses des rochers ; et la rose des Alpes contribue à embellir cette végétation variée. Il y a des aires presque circulaires qui sont entièrement dénuées de gazon; c'est là, suivant les bergers, que les sorcières tiennent leurs sabbats. On remarque ces cercles arides sur plusieurs montagnes des Alpes; ils viennent de ce que, pendant les ouragans, les tourbillons de vents y ont enlevé la neige avec la terre végétale, ou de ce qu'un fond de roche n'y laisse point germer de plantes.

Il faut quatre à cinq heures pour gravir le Pilate. En partant de Lucerne,

on y monte par le Hergottswald ou la forêt du Bon-Dieu, et par la charmante vallée d'Eigen. La forêt du Bon-Dieu renferme une jolie église avec un ermitage, où les pèlerins se rendent en été. Dans un pâturage plus élevé, appartenant au grand hôpital de Lucerne, une chapelle a été consacrée au *Bon-Pasteur*. La vallée d'Eigen, en raison du bon air et des jolis sites dont elle jouit, attire pendant la belle saison les malades qui y viennent prendre le lait.

Un ruisseau, le Reng, qui descend du Pilate, et qui enfle quelquefois avec une rapidité effrayante, comme tous les ruisseaux des hautes montagnes, portait autrefois vers la ville de Lucerne ses ravages; mais, en perçant un canal dans un énorme rocher, on lui a frayé un lit nouveau, dont il ne peut s'écarter. Ce canal, de quinze cents pas de long, qui conduit le Reng à la rivière d'Emme, a été ouvert, à ce que

l'on croit, au commencement du treizième siècle; mais on l'a agrandi dans les siècles suivans.

Le chef-lieu du canton n'aurait pu être placé dans un lieu plus commode et plus agréable que celui qu'il occupe: il profite du lac des Quatre-Cantons, de la Reuss, des belles plaines d'alentour, et les pâturages du Pilate sont pour ainsi dire à ses portes. Aussi la ville de Lucerne existe-t-elle depuis une longue série de siècles, et l'on peut remarquer en général que les lieux suisses où les rivières débouchent des lacs, ont été peuplés très-anciennement. On croit que son nom latin de *Lucerna* vient d'un phare élevé dans cet endroit pour éclairer la navigation du lac; la vieille tour massive qu'on voit à l'entrée du lac paraît avoir été ce phare, ou bien elle l'a remplacé. La ville a été dispensée de faire des promenades; la nature y a pourvu;

tout est promenade à l'entour ; et soit que l'on vogue sur le lac, soit que l'on gravisse les pentes du mont Pilate, soit enfin que l'on erre entre les jardins, les petites maisons de campagne, les vergers et les champs, on est sûr de trouver de jolis paysages. Elevée de plus de treize cents pieds au-dessus du niveau de la mer, Lucerne ne peut d'ailleurs manquer de jouir d'un climat salubre et de vues étendues. La Reuss la divise en grande et petite ville, qui pourtant ne renferment que six mille âmes. Autrefois ce chef-lieu était plus peuplé ; diverses circonstances ont fait décheoir sa population ; mais la ville est certainement mieux bâtie actuellement qu'elle ne l'était dans les siècles précédens, où des maisons en bois mal bâties et des rues étroites et tortueuses, entremêlées d'églises et de chapelles, remplissaient la vieille enceinte, marquée par des murs éle-

vés, avec des tours. On n'en voit que trop de restes; il existe même encore quelques-unes des maisons de bois qu'on transporta dans la ville, après la destruction de la petite ville de Rothenbourg. Ce que Lucerne offre de mieux bâti, c'est le quartier neuf: les maisons situées hors de la ville ont aussi pour la plupart une apparence agréable. Le plus grand et le plus bel édifice de Lucerne, c'est l'ancien collége des Jésuites. En Suisse comme ailleurs, la compagnie de Jésus avait eu soin de se construire des palais pour sa demeure. Aujourd'hui le lycée et le gymnase remplacent les études de ce collége; le gymnase, qui comprend les classes inférieures, a huit professeurs, et le lycée en a sept, qui enseignent la philosophie, la théologie, la philologie et la jurisprudence. L'église de l'ancien collége est encore la plus belle de la ville; les bénédictins, qui autrefois avaient le cou-

vent de Saint-Léger, n'ont pas été aussi adroits que les jésuites; leur pauvreté les avait fait supprimer dès le quinzième siècle, pour faire place à un chapitre; et, à la place de leur église, on en a élevé une autre qui est assez grande; d'après une sage disposition prise dans ce siècle, plusieurs places de chanoines dans cette église servent de retraite aux professeurs émérites du lycée. On voit dans cette église un tableau de Lanfranc, représentant Jésus-Christ sur la montagne des Oliviers.

Les capucins et les franciscains vivent à Lucerne dans cette médiocrité qui n'est pas précisément celle d'Horace, mais qui est assez commune dans les couvens de Suisse, et ce sont des établissemens sans conséquence, qui ne font ni bien ni mal. Pour une aussi petite ville on trouve un assez grand nombre d'institutions charitables. Il y a d'abord un hôpital bien situé, qui

sert en même temps d'hospice aux vieillards; puis une maison d'orphelins, bâtie dans ce siècle, une fondation pour les ouvriers malades, une autre pour les veuves; des habitans bienfaisans ont fondé aussi une caisse pour les pauvres, et une caisse d'épargne; les capitaux de tous ces établissemens ne sont pas considérables, mais ils pourront s'accroître avec le temps; on cherche à tourner au profit de la caisse des pauvres le peu d'amusemens publics qu'on est à même de donner dans une ville aussi petite. Ainsi la recette des spectacles et concerts d'amateurs est versée en grande partie dans cette caisse. Il est plaisant que ce soient les jésuites qui aient introduit le goût de la comédie à Lucerne, et long-temps après leur suppresion on a continué de jouer au théâtre du collége. Actuellement la société de comédie, qui peut-être n'a pas autant de talens dramatiques que les jé-

suites, joue dans une salle où le public se rend en partie par pure charité. Les concerts sont exécutés par une société de musique, qui a ses statuts comme la société de théâtre. Pour les simples réunions, et pour la lecture des journaux, on s'abonne au Cassino ; ou, si l'on veut une autre lecture, on se fait inscrire dans la société de lecture, qui a formé une bibliothèque dans l'ancien collége.

La ville possède aussi une petite bibliothèque; et les couvens sont pourvus également de livres, d'où l'on ne peut pourtant guère apprendre que la théologie, pour laquelle on ne s'intéresse pas aujourd'hui comme dans le temps des discussions scholastiques. Il y a encore un cabinet de lecture pour la littérature moderne, chez le libraire et imprimeur Meyer, chez lequel on voit un petit panoramà du mont Rhigi, et qui est aussi éditeur d'un bon guide

pour ceux qui veulent visiter Lucerne et les environs (*).

Deux collections particulières, celles de Nager et du colonel Pfiffer, renferment une grande variété de minéraux des Alpes; dans celle de Pfiffer, on voit les ossemens d'un animal énorme, qui, ayant été déterrés au seizième siècle, dans le canton, furent pris pour les restes d'un géant, et obtinrent les honneurs d'une exposition à l'hôtel de ville. Quand on fut certain qu'ils n'avaient pas appartenu à un géant, on les expulsa de cet hôtel public.

Il n'y a guère de voyageur qui traverse Lucerne, sans voir le fameux plan en relief des montagnes de l'intérieur de

(*) Businger, *Lucerne et ses Environs, suivi d'un Itinéraire au mont Righi et autour du lac des Quatre-Cantons, orné de plans, vues, et d'une carte détaillée, trad. de l'allem.; par H. de Crousaz*, 2e édit. Lucerne, 1821, chez Xav. Meyer, in-8.

la Suisse, c'est-à-dire, d'une grande partie des cantons de Lucerne, Under-Wald, Uri, Schwitz et Zug. C'est un chef-d'œuvre de patience et d'exactitude. Qu'on se figure un plan de cent quatre-vingts pieds carrés, sur lequel toutes les montagnes, vallées, rivières, chemins, bois, rochers, villages, hameaux, maisons, etc., sont représentés en relief, dans une proportion géométrique, jusqu'aux plus petits détails; les teintes même sont imitées avec un soin vraiment admirable : aussi ce plan a-t-il été reproduit plusieurs fois par la gravure, afin de servir de carte topographique (*). Cet immense relief

---

(*) Voyez la gravure de Masquelier, dans les *Tableaux pittoresques de la Suisse*, 1777, numéros 212 et 215 ; la *Vue perspective de la partie la plus élevée du centre de la Suisse*, par Chr. de Mechel, et la *Carte de la partie la plus élevée de la Suisse, dessinée en perspective du nord au midi*, par Jos. Clausner, et publiée par Chr. de Mechel.

ques martinets de fer et de cuivre sont établis aux environs.

Le voyageur, qui ayant entendu parler de la galerie de tableaux à Lucerne, la chercherait dans les édifices publics, serait un peu étonné d'apprendre qu'elle est sur le pont. L'idée de mettre des tableaux sur les ponts a tellement plu aux Lucernois, que sur quatre ponts qui réunissent les divers quartiers de la ville, il y en a trois qu'on a tapissés d'environ quatre cents peintures, qui à la vérité sont des croûtes; mais elles prouvent toujours la bonne intention des Lucernois de se donner des objets d'art. Il serait curieux de savoir combien ces peintures ont coûté, et comment on les a fabriquées. Le pont de la Reuss est le seul qui soit ouvert et sans tableaux; les autres ponts sont tous munis d'un toit; celui des Moulins offre une copie de la Danse des morts qu'on voyait à Bâle. Le pont du

Hof, qui conduit de la ville à l'église collégiale, offre une galerie couverte, ayant d'un côté cent dix-neuf peintures de l'Ancien-Testament, et de l'autre cent dix-sept du Nouveau, afin d'édifier les gens en route, lorsqu'ils vont à l'église ou lorsqu'ils en viennent; cependant tout au plus on voit, de temps en temps, quelques étrangers regarder ce barbouillage. Mais le pont le plus curieux, c'est celui qu'on appelle Kappelbrücke, ou pont de la Chapelle; il traverse la Reuss à l'endroit où cette rivière sort du lac, et n'a pas moins de mille pieds de long, en passant en biais auprès d'une vieille tour, qui est ce prétendu phare, d'où la ville a dû recevoir le nom de Lucerne. Sur ce pont couvert, le pinceau des artistes, à qui on a commandé de le garnir de tableaux, s'est laissé aller; il y en a cent cinquante-quatre : ce ne serait pas trop si c'étaient des chefs-d'œuvre; mais en

vérité il faudrait être bien indulgent si l'on voulait admirer l'art qu'on y a mis. Cependant, ils peuvent servir à faire un cours de l'histoire de Lucerne. Tout y est, depuis le géant que Lucerne a mis dans son écusson, jusqu'à la bataille de Sempach, et jusqu'aux Suisses qui escortent, pour de l'argent, le pape dans Rome : la légende y joue son rôle. De distance en distance, on a mis des couvens et des vues de villes ; Guillaume-Tell enfin avec son fils et la pomme n'y sont pas oubliés.

Avec la notice à la main, que le libraire Meyer a publiée au sujet de cette collection historique (*), on peut s'instruire sur le pont ; et si Didon avait régné à Lucerne, elle eût pu conduire Enée sur la Reuss, pour lui faire connaître les hauts faits de son peuple.

---

(*) Businger, *Galerie des tableaux du Pont de la Chapelle à Lucerne*, trad. de l'allem., par H. de Crousaz. Lucerne, 1821, in-8.

Lucerne n'a pas aidé à fonder la liberté de la Suisse; ce fut au contraire dans cette ville que l'Autriche réunit ses principales forces, lorsque les petits cantons se furent affranchis de son joug. Elle aurait conservé peut-être ce pays, si elle lui avait restitué volontairement des droits que les petits cantons venaient de reconquérir les armes à la main. Cependant la leçon donnée aux Gessler fut perdue pour les baillis autrichiens dans le pays de Lucerne. Ils ôtèrent même aux Lucernois le droit d'élection, et les laissaient exposés aux incursions des républicains Suisses. Lasse enfin de ce joug pesant, Lucerne fit une trève avec les petits cantons; les Autrichiens la traitèrent hostilement, ce fut un motif de plus pour le pays de s'allier avec la partie libre de la Suisse. Lucerne fit ouvertement cause commune avec ses compatriotes, et repoussa les Autrichiens, qui à l'aide d'intelligences se-

crètes voulurent se remettre en possession d'un poste aussi important.

En 1375, les Lucernois se signalèrent par une victoire sur les troupes d'Enguerrand de Couci, qui s'était avancé dans le canton jusqu'à Willisau. Une colline de cette contrée porte encore le nom de Tertre des Anglais, parce que les troupes de Couci, qui avaient été défaites par les confédérés, consistaient principalement en Anglais, pris à sa solde en France pendant une trêve entre les deux puissances. Le sire de Couci venait pour reprendre un héritage de famille sur les possessions autrichiennes en Suisse. Il commandait la plus forte armée qui eût encore pénétré en Suisse; on l'évaluait à plus de soixante mille hommes; il n'y en eut qu'une partie, commandée par le comte d'Armagnac, qui pénétra dans le canton de Lucerne. Couci établit son quartier-général à l'abbaye de Saint-Urbain, le comte de

Kent à celle de Frienisberg, et d'Armagnac dans Willisau. La noblesse française et anglaise fit bonne chère dans les grasses abbayes suisses, et leurs soldats ravagèrent le pays. Indignés de se voir en proie à ces bandes étrangères avec lesquelles ils n'avaient rien à démêler, les montagnards de Lucerne et des cantons voisins s'attroupèrent pour chasser de leur pays ces mercenaires, puisque le duc d'Autriche n'osait les en débarrasser. Les paysans de l'Entlebuch furent les premiers à prendre cette résolution généreuse. On vit alors de trop prudens magistrats qui, de peur de se compromettre, défendirent au peuple de se joindre à ce soulèvement; mais le peuple, ne prenant conseil que de son patriotisme, méprisa la pusillanimité de ses chefs, et courut partager l'honneur de la délivrance du pays.

Cette insurrection fut un mouvement spontané dû seulement à l'indignation

populaire. Quinze volontaires attaquèrent à Buttisholz, entre Sempach et Willisau, un corps de troupes d'Armagnac, et le mirent en déroute. A la nouvelle de cette défaite, le comte sortit de son quartier pour repousser les paysans; mais il fut battu à son tour, et obligé de se replier sur Saint-Urbain. Les Autrichiens continuèrent ensuite les succès si bien commencés par les Suisses.

Ce fut surtout la journée de Sempach qui illustra Lucerne dans les annales de la confédération helvétique. Le même duc d'Autriche, qui, lors de l'invasion de Couci, tenait encore avec les Suisses, mais qui ensuite était devenu leur ennemi, avait rassemblé sous ses bannières toute la noblesse chassée de l'Helvétie, ou originaire de la Souabe et d'autres provinces allemandes. Les Suisses avaient déjà fait sentir la vigueur de leur bras à cette caste dans les journées de Laupen et de Morgarten; mais l'Autri-

che, qui n'a pas toujours ménagé le sang de ses sujets dans les guerres innombrables qu'elle a soutenues, avait fait un nouvel effort, et les nobles étaient accourus en foule à l'armée du duc Léopold, afin de gagner des faveurs de cour, ou de châtier des paysans assez audacieux pour s'être soustraits à l'oppression seigneuriale. Pour les Suisses, il s'agissait dans cette campagne d'affermir leur liberté, ou de perdre le fruit des victoires précédentes, et de rentrer sous le joug de l'Autriche et de la féodalité. Ils n'avaient pas le moyen de faire de grands préparatifs de guerre; leur courage devait leur tenir lieu de tout. Au mois de juin 1386, l'armée autrichienne se porta sur Zurich. Comme cette ville était bien gardée, le duc Léopold se contenta de faire observer et contenir la place, pendant qu'il se dirigeait avec le gros de son armée sur la petite ville de Sempach, qui avait été sa

propriété, mais qui venait de faire cause commune avec la confédération. On prétend qu'il arriva auprès de cette ville avec des cordes pour lier les Suisses, et avec des faux pour moissonner leurs grains; mais qu'un seigneur de son avant-garde envoyé en reconnaissance ainsi que son fou en titre lui conseillèrent de ne pas risquer le combat. Cet avis fut taxé de peur par une cour présomptueuse. Cependant le terrein où l'armée, forte de plus de quatre mille hommes, fut obligée d'accepter le combat, était si peu favorable que la cavalerie, qui formait le noyau de l'armée, n'y pouvait manoeuvrer, et que le duc prit le parti de combattre à pied avec tous ses nobles, bien cuirassés, et munis de longues lances. Serrés les uns contre les autres en forme de carré, ce bataillon redoutable présentait de tous les côtés un véritable mur de fer.

Les Suisses étaient au nombre de treize

cents, n'ayant d'autres armes qu'une épée et une courte hallebarbe; au lieu de bouclier, ils portaient au bras une petite fascine ou une planche de sapin. Ils se rangèrent en forme de triangle pour pénétrer dans le bataillon ennemi; mais il n'y avait pas même moyen d'arriver jusqu'aux rangs ennemis, dont les longues lances repoussaient et tuaient les agresseurs. Un grand nombre de braves, entre autres l'avoyer de Lucerne, étaient tombés sans espoir de succès; lorsqu'enfin Arnold de Winkelried, underwaldois de naissance, conçut un moyen de pénétrer dans le bataillon en sacrifiant sa vie. Il se retourne vers ses camarades : « Je veux mourir pour vous et pour la patrie, leur dit-il; ayez soin de ma femme et de mes enfans; ne m'oubliez pas, et suivez-moi. » Aussitôt il se place à la tête de la phalange triangulaire, avance vers les lances ennemies, en saisit autant que ses bras peuvent en

détourner sur lui, et, pendant qu'elles le percent, les Suisses, qui sont placés derrière lui, profitent de ce moment pour s'élancer sur le bataillon autrichien; et, parvenus à sa portée, ils le rompent avec leurs courtes armes, y mettent le plus grand désordre, et tuent les nobles qui ne peuvent plus se défendre sous leurs armures pesantes et avec leurs longues lances. Ceux qui avaient voulu courir à leurs chevaux n'avaient pu les trouver dans la bagarre. On pressa le duc Léopold de se sauver sur le sien; il répondit qu'il ne voulait pas abandonner les chevaliers et les fantassins qui se sacrifiaient pour sa cause. Il périt avec six cent soixante-seize gentilshommes sur le champ de bataille. Ses qualités héroïques auraient pu détruire à la longue la liberté récemment acquise; la victoire de Sempach délivra la Suisse de ce danger. La lignée de plusieurs maisons allemandes s'éteignit par suite

de la mort de tant de nobles. Ce fut un deuil général dans la Souabe, l'Alsace et l'Autriche, pendant que la Suisse célébra par des actions de grâces son triomphe, qui détournait de la patrie de Tell le joug de la féodalité et de la domination étrangère. Des Suisses avaient malheureusement combattu dans cette journée à côté de la noblesse étrangère: un avoyer de Zoffingue, ville dévouée aux Autrichiens, avait péri après avoir arraché avec les dents les lambeaux d'un drapeau qu'on lui avait enlevé. Léopold fut enseveli avec vingt-sept des principaux nobles dans l'abbaye de Kœnigsfeld, fondée par sa sœur Agnès : on prétend que le coffre dans lequel on avait apporté les cordes pour lier les Suisses lui servit de cercueil. Les Suisses avaient perdu deux cents des leurs, entre autres l'avoyer de Lucerne, Gundoldingen, qui, au moment d'expirer, songea encore au bien-être de sa république, en

priant les Lucernois de rendre la charge d'avoyer annuelle. L'héroïsme de Winkelried et le conseil de l'avoyer furent deux traits d'un grand caractère dans la journée mémorable du 9 juillet 1386.

Une chapelle a été érigée sur le champ de bataille, situé sur une éminence à une demi-lieue de Sempach: l'autel est placé à l'endroit même où avait péri le duc d'Autriche. On voit dans la chapelle un tableau représentant l'action de dévouement patriotique d'Arnold Winkelried; et on a inscrit sur les murs les noms des nobles de l'armée autrichienne avec leurs écussons, et les noms plus glorieux des défenseurs de la liberté suisse qui ont péri dans ce combat. Quatre croix de pierre marquent à l'entour de la chapelle l'emplacement où le sang helvétique coula pour la patrie; les ossemens des combattans ont été déposés dans un charnier, ombragé d'arbres. Tous les

Paysan de Hallau
(Schaffhausen.)



ans, au jour anniversaire de la bataille, on célèbre le service divin dans cette chapelle antique.

Sempach est situé sur un joli lac de trois lieues de long sur une petite lieue de large; ses eaux, d'une teinte verdâtre, nourrissent une quantité considérable de poissons, surtout de l'espèce de l'*albula parva*, qu'on exporte par la voie du commerce; le ruisseau de Sur, qui sort du lac, renferme de grosses écrevisses; et, dans la vallée qu'il traverse, on prend en bains les eaux minérales de Knutwyl. La petite ville de Sursée est agréablement située sur le bord du lac; non loin de là une autre vallée renferme des lacs plus petits, tels que le Baldegg, qui a une demi-lieue de long, et que traverse l'Aa; le Rothsée, abondant en écrevisses, et situé auprès de l'abbaye de Rothhausen; le Mauen, sur le bord duquel on voit un joli château, etc.

Sur le bord du lac des Quatre-Cantons, entre des pâturages élevés, on voit les ruines d'un château qui était un lieu de plaisance pour les comtes de Habsbourg, et portait leur nom. Les buissons et les sapins les cachent en partie. Non loin de là, dans un îlot, l'abbé Raynal avait élevé un chétif obélisque à la mémoire des libérateurs de la Suisse; la foudre l'a renversé quelque temps après son érection.

La rivière d'Emme, qui n'est pas celle du pays de Berne, traverse une grande partie du canton, après être descendue en deux branches, des montagnes situées sur la limite méridionale.

L'Emmenthal, ou le val d'Emme, n'est pas renommé pour la belle tenue du bétail, quoique les prés et les pâturages y soient superbes. On y compte huit à neuf mille vaches laitières, de diverses races. Les pâtres de cette vallée n'aiment point un bétail de couleur

brun-noirâtre, que préfère l'Italien ; ils ne participent guère du commerce de bétail que plusieurs cantons font avec la Lombardie.

La rivière d'Emme charrie des paillettes d'or ; mais elles étaient plus abondantes autrefois, et l'on assure qu'on en a frappé des ducats : s'il en existe, ce ne peut être que dans les cabinets de médailles, et il ne paraît pas qu'on en ait jamais frappé que comme un objet de curiosité. On avait projeté à Lucerne, au milieu du dernier siècle, des médailles de l'or de l'Emme, qui devaient porter d'un côté les armes du canton avec la légende : *Vide opus domûs meœ*, et sur l'envers un orpailleur au bord d'un torrent des Alpes, avec ces mots de la Bible : *Aurum ex septentrione*. Mais, soit que l'or n'ait pas suffi, soit qu'on ait jugé à propos de ne pas faire de médailles, le projet n'a pas été exécuté. Il n'est peut-être

pas prudent en effet de faire voir aux puissances voisines qu'on peut faire des ducats en Suisse.

C'est à l'Emme qu'aboutit l'Entlebuch, ou la vallée de l'Entle, remarquable par ses pâturages et par ses habitans, qui sont une belle race d'hommes, adonnés au travail, et doués d'un esprit naturel, vif et gai. L'Entlebuch est une vallée pittoresque que l'Entle rapide, alimentée par plusieurs torrens, traverse avec un grand fracas, et en passant par des ravins profonds, coupés à pic et dominés par des rochers. Des pies noires au bec rouge et aux pieds jaunes voltigent en grand nombre dans cette vallée, où l'on entretient de nombreux troupeaux de vaches, de brebis et de chèvres, et dont les montagnes sont couvertes de pâturages et de chalets. Presque tout le bétail est roux et noir, il est d'une taille moins forte que celui de Schwytz. On tient beau-

coup à la forme fine et délicate des vaches : on en entretient environ neuf mille. La confection du fromage y fait la principale occupation des habitans. Les fromages de l'Entlebuch ne le cèdent guère à ceux de l'Emmenthal, et s'exportent en grande partie dans la dernière vallée, d'où ils passent dans le commerce sous ce nom.

Le grain y réussit aussi, surtout l'orge; et les pentes des montagnes sont ombragées de sapins, d'érables, de bouleaux, et de belles forêts de frênes. On voit dans ces bois quelques chats sauvages : les lynx y ont été extirpés il y a plus d'un siècle : les grenouilles de l'Entlebuch sont exportées pour Lucerne. Le costume des montagnards de l'Entle consiste en une veste brune; celui de leurs femmes n'est pas aussi avantageux que sur le bord du lac des Quatre-Cantons, et parmi les costumes piquans que l'on voit rassemblés au

marché de Lucerne, ceux des femmes de cette vallée ne sont pas les plus attrayans. Le jupon court, le corset avec le pourpoint de couleur tranchante, et le chapeau de paille entouré de fleurs, est la coquetterie des filles de la plaine plutôt que des montagnes de l'Entlebuch.

Dans ce pays on est aussi attaché aux anciens usages qu'à la liberté. L'esprit poétique des habitans s'y manifeste par des compositions satyriques que des poëtes de village chantent le lundi du carnaval, en passant en revue la conduite des habitans pendant la dernière année; ces satyres, faites souvent avec esprit, plaisent infiniment au peuple, et sont écoutées par la foule avec un vif intérêt. C'est avec une sorte de solennité que ces satyres se récitent. Dès que, le lundi de carnaval, le service divin est fini, on plante, dans chaque commune, un drapeau devant la maison de justice;

le peuple s'assemble en foule, et les magistrats se tiennent prêts à paraître. On voit arriver ensuite à cheval le poëte, dans un costume bigarré, et portant un grand chapeau orné de fleurs et de petits miroirs; quelquefois il est accompagné d'un second, qui ne fait que l'assister dans ses fonctions. Le cavalier-poëte se rend à la maison de commune, et s'arrête devant le drapeau, où les magistrats le complimentent, et où on lui présente le vin d'honneur dans un grand bocal. Sans descendre de cheval, il tire ensuite de son sein un grand papier auquel est apposé le sceau de l'Entlebuch; ce papier contient son œuvre poétique; c'est l'épître dans laquelle il fait la critique de la conduite privée des habitans du village ou de la commune. L'exorde s'étend sur l'histoire de la Suisse et de l'Entlebuch; mais le reste est la satyre quelquefois bouffonne des individus : ceux-ci se reconnaissent, ou bien le peuple les re-

connaît sans qu'il soit besoin de les nommer. Leur portrait est souvent une caricature ; or c'est justement ce qui amuse la multitude. L'épître est ordinairement divisée en plusieurs parties, entre lesquelles il y a des points de repos que le poëte emploie pour se rafraîchir par un verre de vin. Une de ces parties est fréquemment destinée à persiffler le village ou la commune entière. L'épître est terminée par une exhortation édifiante à se bien conduire à l'avenir.

Quand la lecture est terminée, le poëte est régalé par les magistrats, puis il se retire, et retourne dans son village, où il reçoit les mêmes honneurs. On dit qu'il a toujours la précaution de se retirer dans sa commune avant la chute du jour, pour ne pas s'exposer à la vengeance de quelqu'un des individus aux dépens desquels il a fait rire son auditoire. Il y a des communes qui envoient

au-dehors deux poëtes dans deux villages différens, apparemment parce que l'esprit poétique est plus fécond chez elles qu'ailleurs.

Les Entlebuchois parlent un dialecte particulier qui fait croire que ce peuple n'est pas de la même origine que le reste de la population du canton.

Les entrevues nocturnes des jeunes amans y continuent comme par le passé. A la nuit le jeune homme fait sa prière, puis lorsque le père se retire dans la chambre conjugale, le fils s'esquive, et court par monts et par vaux trouver l'objet de son amour, qui partage son impatience. Il ne connaît ni les dangers de la route ni ceux dont le menacent la jalousie et la vengeance d'un rival ; le chapeau enfoncé dans le visage, il fait quelquefois, dans l'obscurité, quelques lieues pour arriver à la chaumière où l'heure du berger doit sonner pour lui. Autrefois il n'apportait que son cœur et

sa personne, ou quelques dons simples, tels qu'un bouquet de fleurs champêtres, cueillies jusqu'au bord des précipices : on assure qu'aujourd'hui il se présente avec des cadeaux plus substantiels, des friandises et des liqueurs spiritueuses. La nuit se passe en tendres entretiens, et ce n'est qu'à l'aube du jour qu'il regagne le toit paternel, pour reprendre les travaux rustiques.

Lorsque ces rendez-vous ont enfin conduit au mariage, ce qui arrive habituellement, la noce se fait avec toutes les vieilles cérémonies. Précédé des musiciens et des paranymphes décorés de rubans, le couple, dans le costume du pays, et suivi des parens et de la *femme jaune*, qui tient un cornet rempli de fleurs, se rend à l'église ; la fiancée porte une couronne, un tablier blanc plissé, des bas rouges et un corset violet ; sur le pourpoint sont marqués ses noms et prénoms, ainsi que l'année ; le para-

nymphe en chef, enveloppé dans un manteau noir, la tient par le tablier, veillant à ce que personne ne lui enlève sa pupille. Après la bénédiction nuptiale, le peuple barre le chemin aux jeunes mariés, qui ne peuvent se frayer un passage qu'en distribuant du vin. On fait ensuite la noce dans l'auberge du village; au son d'une hachoire et d'une basse, on exécute de vieilles danses suisses, auxquelles la jeune mariée ne prend part qu'avec une modestie indiquée par des yeux à moitié fermés. La *femme jaune* se présente ensuite pour demander la couronne virginale qu'elle livre tristement aux flammes. Le pétillement du feu pendant cette cérémonie est de mauvais augure pour les mariés. On n'oublie pas les pauvres; on les régale dans quelque pré voisin, et souvent on leur permet d'emporter chez eux les débris du repas. Le cortége se rend ensuite à la maison du jeune paysan; mais

avant d'entrer, tout le monde s'agenouille sur le seuil, afin de prier pour la prospérité du ménage qui va commencer (*).

Les maisons des Entlebuchois sont en bois et distribuées assez commodément. Un de leurs divertissemens publics, ce sont les luttes qui ont quelquefois lieu entre les jeunes gens pendant la belle saison, dans des prés, en présence des pareus et des vieillards, et auxquelles les femmes jeunes et vieilles assistent également avec plaisir. Il se tient sept grandes luttes par an dans sept lieux différens; on y invite les habitans des montagnes et vallées voisines, et les vainqueurs acquièrent un grand renom. On parle encore d'un fameux lutteur de l'Entlebuch, qui, pendant trente ans, ne fut jamais vaincu,

(*) Stalder, *Fragmens sur l'Entlebuch*, 2 vol. in-8°, Zurich, 1797-98.

et qui ne se retira de la lice que lorsque la vieillesse l'avertit qu'il ne pourrait plus y descendre sans compromettre sa gloire.

Entlebuch est le premier village que l'on rencontre en entrant dans la vallée: il est bâti auprès du confluent de l'Emme et de l'Entle; il a une jolie église, et une position plus jolie encore. La vue s'enfonce dans la belle vallée arrosée par l'Emme : on aperçoit Hasli avec les divers gradins des montagnes couvertes de sapins ; puis les vergers épais du village de Doplischwand. Derrière Hasli la vallée s'élargit, et présente de part et d'autre de charmantes prairies.

Schupfen, situé au milieu de la vallée, est un village bien bâti, dont la tour renferme les vieilles chartes de priviléges, et la bannière de l'Entlebuch. Un peu au-dessus du village on voit un couvent de capucins. Un pont

conduit au-delà de l'Emme au pré communal, où s'assemble le peuple de la vallée pour délibérer sur les affaires publiques : c'est aussi là que s'exercent les milices, et qu'ont lieu les luttes.

Une belle route publique conduit de là entre de gras pâturages à Escholzmatt, village appuyé contre le Schwendelberg, au haut duquel on aperçoit une chapelle ombragée de tilleuls. Un embranchement de la vallée s'étend à travers les rochers jusqu'au Fluehli, village que dominent de hautes montagnes ; de là on peut se rendre dans de petites vallées accessoires où la paix règne toujours parmi les pasteurs qui l'habitent ; on trouve dans cette contrée reculée des grottes ornées de stalactites. Le mont Schretten est percé de cavernes et hérissé d'affreux précipices; entre le Tristenberg et le Nesselstock, le botaniste peut récolter des plantes rares,

telles que la grande *gentiane* et le rhododendron *ferrugineum*.

Tout l'Entlebuch renferme au-delà de douze mille âmes; l'uniforme national des habitans consiste en une veste brune avec des paremens rouges, des culottes bleues, des bas blancs à baguettes noires, des demi-guêtres noires, et un chapeau rond relevé sur le côté, bordé de blanc et muni d'un plumet. Indépendamment des fromages et du bétail qu'ils exportent, ils filent du lin, du chanvre et du coton; dans le haut de la vallée, le fil que l'on fabrique est remarquable pour sa finesse. Beaucoup de montagnards vont aussi dans d'autres parties de la Suisse, ainsi qu'en Alsace, pour travailler aux fromageries des pâturages, ou ils prennent du service à l'étranger. La vallée a du gypse, des eaux minérales, du charbon de terre. — Dans le reste du canton on pourra remarquer encore l'abbaye de

Saint-Urbain, de l'ordre des cîteaux, qui possède une bibliothèque et un cabinet de médailles et d'histoire naturelle; et Weggis, situé sur la pente du mont Righi, au bord du lac des Quatre-Cantons. Ce mont est sur le flanc opposé, et les éboulemens qui ont enseveli Goldau ont eu de tristes précurseurs du côté de Weggis. Les bains de Lutzelau, jadis renommés, ont disparu par suite de ces chutes, et ont fait place à un désert aride. Haut-Weggis a éprouvé le même sort, le 16 juillet 1795. La veille, une portion considérable de terrein amolli par de longues pluies, et sous-miné par les eaux de l'intérieur de la montagne, au-dessus du village, avait commencé à se détacher avec des craquemens effrayans, et même avec des détonations semblables à celles des pièces d'artillerie. Les villageois avaient pensé d'abord que ce phénomène, auquel ils étaient accou-

tumés, n'aurait pas de suite; mais, ayant le soir gravi avec leur curé un rocher pour savoir ce qui se passait au-dessus du village, ils virent que la masse détachée descendait lentement vers leurs habitations, et avait déjà renversé plusieurs chalets. Ne pouvant espérer de parvenir à arrêter cette descente, ils ne songèrent plus qu'à enlever de leur village tout ce qu'ils pouvaient. La nuit se passa dans le plus horrible désordre; on transporta les malades et les infirmes; on fit ses adieux aux lieux où l'on avait vécu, et qu'avaient possédé les pères des villageois; l'éboulement avançait de plus en plus, toucha enfin au village, et l'ensevelit au milieu de l'obscurité de la nuit. Le lendemain matin la destruction était achevée; et la place où le village avait été situé n'était plus connaissable : une marne mêlée de grosses pierres occupait tout le terrein. Un bloc immense de roche avait roulé

jusque dans le lac. A l'endroit où la masse s'était détachée de la montagne, on voyait un creux considérable dans lequel jaillissaient un grand nombre de sources. Quelques-unes ont disparu depuis; le ruisseau qui passait à Weggis s'est agrandi, et il s'est frayé une route à travers les ruines.

Le canton de Lucerne est un des cantons catholiques ; quoique la population n'y soit portée officiellement qu'à quatre-vingt-six mille sept cents âmes, on croit néanmoins qu'elle passe cent mille. Autrefois cent bourgeois de la ville de Lucerne, présidés par deux avoyers à vie, gouvernaient toute la république. Ce privilége de l'aristocratie avait cessé lors de la révolution : il a été rétabli à moitié depuis le congrès de Vienne. Actuellement la bourgeoisie de Lucerne fournit cinquante membres aux deux conseils, dont le grand se compose de soixante-quatre

membres, et le petit, ou le conseil journalier, de trente-six. Ainsi, les six mille habitans de la ville de Lucerne ont à eux seuls autant de droits que les quatre-vingt-quatorze mille habitans du reste du canton : c'est une imitation de l'aristocratie bernoise. Tous les membres des deux conseils sont à vie : il n'y a donc point ici de renouvellement annuel ; les représentans du peuple sont constitués fonctionnaires perpétuels ; qu'ils gèrent bien ou mal les intérêts du canton, ils restent toujours conseillers. De peur de rendre les élections trop populaires, on a en outre imposé des conditions aux électeurs et aux candidats, comme dans d'autres cantons aristocratiques ; ou plutôt le droit des élections est presque annulé par les prérogatives que l'aristocratie s'est attribuées aux dépens du peuple. Chaque district et chaque lieu municipal ne nomme qu'un seul mem-

bre; la ville de Lucerne en nomme dix: voilà toute la liberté des élections. Les autres membres du conseil sont choisis par les deux conseils mêmes. Encore y a-t-il des conditions pour être admis à ce simulacre d'élection: il faut avoir un bien de quatre cents francs soumis à l'impôt; et, pour être éligible, il faut être âgé de plus de vingt-cinq ans, et posséder un bien-fonds d'au moins quatre mille francs, ou avoir rendu de grands services à l'état. Il est évident que la constitution de Lucerne, plus aristocratique que républicaine, peut être rangée au nombre des plus mauvaises constitutions de la Suisse. Lorsqu'elle fut promulguée, elle causa un mécontentement si général, qu'elle faillit donner lieu à une émeute.

## CANTON DES GRISONS.

On peut regarder ce canton, qui tient à l'Allemagne et à l'Italie, comme un immense labyrinthe de montagnes, où l'Inn et les sources du Rhin ont creusé de profondes et longues vallées. Ces montagnes granitiques se rattachent au Saint-Gothard et au Crispalt, et traversent le canton dans tous les sens; quelques cimes surpassent en hauteur les deux monts du canton d'Uri, puisqu'elles s'élèvent à plus de dix mille pieds. Excédant de beaucoup la limite de

la végétation, les hautes cimes des Grisons portent d'immenses glaciers; celui de Bernina, profond de quelques centaines de toises, présente, avec les glaciers qui l'entourent, l'aspect d'une mer entière prise par les glaces. En général, la haute région dans le pays des Grisons n'offre que neiges, glaces, chutes d'eau, rochers arides et en partie éboulés, abîmes et amas de débris; et, tandis que ces déserts affreux se prolongent dans les nues, les vallées et les petites plaines étendues à leur pied se couvrent, sous le climat le plus doux, de la végétation la plus riche, et cultivée par une population toute resserrée dans ces espaces intermédiaires. Les villages, les hameaux, les vergers et les vignes s'y touchent. En abandonnant les déserts aux ravages des élémens, l'homme s'est attaché avec soin à la culture de la partie où la nature n'est que bienfaisante. Il semble que les

hautes régions sont pour lui un autre monde avec lequel il ne croit pas devoir se mettre en rapport, et où la lutte contre les élémens ne lui promet aucun résultat avantageux; et si les pâturages des hauteurs demandaient d'autres soins que celui d'y conduire les troupeaux, peut-être craindrait-il aussi d'en profiter.

Ces pâturages s'étendent sur les flancs des montagnes jusque dans le voisinage des glaces et neiges éternelles, et forment divers degrés que les pâtres font parcourir à leurs troupeaux dans le cours de la belle saison. Environ trente-cinq mille vaches laitières y donnent chaque jour quatre pintes de lait; il reste encore assez de pâturages pour de grands troupeaux de brebis, de chèvres et de porcs, ainsi que pour les troupeaux de bêtes à laine que l'on y conduit du Bergamasque; encore néglige-t-on d'entretenir des pâturages dont s'empa-

rent les eaux ou les mauvaises herbes. Ainsi la nature fait ici pour les habitans plus qu'ils ne paraissent demander.

Un sol excellent fournirait assez de grains pour les besoins de la consommation; mais on en cultive si peu, que plus de la moitié de la quantité nécessaire vient du dehors; cette importation diminue un peu depuis la propagation de la pomme de terre. La culture du lin et du chanvre, des fruits et des plantes oléagineuses, est également négligée. Le vin abonde; mais, étant mal préparé, il a peu de valeur. L'aménagement des forêts ne laisse pas moins à désirer. Dans les lieux où l'on avait le bois sous la main, on l'a exploité avec si peu de prévoyance, qu'on n'en trouve presque plus. Dans les forêts plus éloignées, on laisse pourrir les arbres sur pied, sans en tirer parti : ce n'est que sur les bords des affluens du Rhin qu'on les coupe, pour les faire descendre en

trainssur le fleuve. Les flancs des montagnes portent des forêts magnifiques de sapins, de pins et d'aunes. Il y a quelques communes où l'on éprouve une telle disette de bois, qu'on n'a d'autre combustible qu'une tourbe artificielle : c'est un mélange de fumier de vache et d'arbrisseaux des Alpes, que l'on fait durcir au feu.

En vain aussi les montagnes présentent-elles aux habitans leurs riches mines et carrières; des marbres blancs et couleur de feu, de l'albâtre, du porphyre, de la serpentine, du fer, du gypse, etc., voilà ce que les habitans pourraient tirer de ces rochers qui leur paraissent si stériles. Ils négligent ces richesses; ils aiment mieux payer chaque année huit mille louis pour des fers étrangers. Ils sont même indifférens pour les indices de sel que l'on a découverts sur les bords de l'Inn : on dit qu'on y trouve des sources salées très-abon-

dantes. Pourquoi donc le gouvernement suisse ne fait-il aucune démarche pour profiter de cette richesse, qui soustrairait la confédération au besoin de tirer le sel de la France et de la Bavière?

On n'estime pas davantage dans les Grisons les mines de houille et les tourbières dont on connaît positivement l'existence. Enfin si des sources minérales y offrent des qualités salutaires, c'est encore autant de perdu pour les montagnards, qui s'en soucient bien peu. A Taraps il y a deux sources de sel amer que les Tyroliens viennent prendre pour leur santé; cependant nulle part on n'a formé d'établissement pour recevoir les étrangers qui voudraient en profiter.

Tous ces traits prouvent assez une grande nonchalance et un défaut d'industrie dans le caractère des Grisons. Mais, pour qu'on ne leur en fasse pas un trop grand reproche, il faut savoir que

leur manière d'être a depuis une longue suite de siècles favorisé cette indifférence pour leurs intérêts nationaux ; et lorsqu'on apprendra qu'elle vient d'une source qui a favorisé en même temps leur liberté et leur indépendance, on sera presque tenté de désirer que les Grisons n'attachent jamais trop de prix à leurs richesses territoriales. En effet, le pays des Grisons offrait, depuis le commencement du quinzième siècle, une réunion de petites républiques fédérées; c'était la confédération helvétique répétée en petit. La plupart des communes se gouvernaient d'une manière indépendante, et avaient leur petit gouvernement démocratique. Ce morcellement de l'autorité publique, infiniment favorable à la liberté, a toujours empêché que des vues générales pour le bien du canton ne fussent exécutées. Toutes ces communes libres formaient et forment encore trois ligues, savoir :

la ligue Grise, la ligue Caddée, et celle des Dix-Droitures; chacune d'elles est subdivisée en hautes justices et en justices. Leur constitution, telle qu'elle a été redigée en 1820, est sans contredit une des meilleures de la Suisse. Les citoyens nomment librement, et sans aucune condition, les soixante-cinq représentans composant le grand conseil du canton; chaque ligue nomme en outre un membre du petit conseil, qui, par conséquent, n'est composé que de trois membres. On renouvelle tous les ans chacun des deux conseils. A l'âge de dix-sept ans chaque Grison acquiert les droits de citoyen. Il est fâcheux qu'il ne les exerce pas toujours conformément à ses intérêts; d'anciennes familles nobles briguent ses faveurs, et comme il est pauvre, indolent et ignorant, il cède souvent à la corruption et à l'intrigue. L'*Almanach Helvétique* pour l'année 1806 assure que les artifices de la déma-

gogie ou plutôt de l'oligarchie ont été raffinés chez les Grisons plus que dans bien d'autres états démocratiques. On cite des familles riches qui distribuent chaque semaine une sorte d'aumône dont ne rougissent pas de participer une foule de paysans que leur travail seul devrait nourrir : il est inutile de faire remarquer que des hommes qui vivent d'aumônes ne peuvent être des citoyens indépendans. Les Salis et les Planta, deux des familles les plus considérées du pays, avaient au dernier siècle chacune son parti; et ces partis dégénérèrent en factions lors de la révolution française; les Salis furent persécutés, et la faction ennemie triompha. Ces deux familles ont reçu du lustre de plusieurs de leurs membres, celle des Salis surtout, qui a donné le jour à un poëte allemand estimé, et à un historien, Salis-Marschlins, qui écrivait aussi l'allemand avec beaucoup de facilité, et

qui de plus a travaillé avec zèle à la réforme de l'éducation, comme je le dirai plus bas.

Le Grison aime les repas et les régals: il fréquente volontiers les cabarets, quoiqu'il en sorte quelquefois avec un membre disloqué; car les rixes terminent très-souvent son séjour dans ces lieux. Ceux qui professent la religion catholique ne manquent pas de chômer toutes les fêtes, que leur almanach marque en encre rouge, et ces fêtes se passent à la taverne, tandis que les protestans se livrent au travail, et gagnent au lieu de dépenser. On dit que ces jours marqués en rouge occupent le cinquième du calendrier.

Ainsi que tous les peuples qui ont peu de relations avec le reste du monde, les Grisons sont opiniâtrément attachés à leurs vieux usages, et repoussent aveuglément, comme des innovations dangereuses, toutes les améliorations, tout

ce qui est nouveau. Cependant le service militaire en pays étranger, et les voÿages, ont répandu insensiblement beaucoup d'idées, et ont changé à-la-fois la grossièreté des mœurs et la simplicité de la manière de vivre. Peut-être en résultera-t-il un jour plus d'émulation dans le travail et plus d'attention dans l'emploi des ressources que la nature a mises à la disposition de ces montagnards. Il ne faut pas attendre, au reste, un accord général, ni par conséquent de grandes mesures de civilisation, d'un peuple divisé de toutes manières par ses cultes, ses idiômes, ses origines et ses demeures. Il est bien constitué, doué d'énergie et d'une grande pénétration d'esprit, dans les vallées où l'air est salubre; tandis que dans d'autres vallées où l'air, les eaux et les montagnes altèrent la santé, les habitans ont le teint hâve, le corps languissant, l'esprit borné, et sont fré-

quemment affligés de goîtres et d'idiotisme. Le Grison est franc jusqu'à la rudesse, dans les communes qui avoisinent les cantons de la Suisse allemande et le Tyrol; il est fin et rusé dans la partie méridionale. Sur une population de soixan e-treize mille âmes, on compte vingt-huit mille catholiques; tout le reste professe le culte réformé. Il règne parmi ces soixante-treize mille habitans deux idiômes différens : environ vingt-six mille Grisons parlent la langue allemande, qui est aussi celle de la diète; dix mille parlent italien, et tout le reste conserve le langage romand.

L'*Almanach Helvétique*, cité plus haut, prétend que ce romand est *sans contredit* la langue des Etrusques, qui, dans les guerres des premiers rois de Rome, quittèrent leur patrie pour s'établir dans les montagnes de la Rhétie. J'avoue que la chose ne me paraît pas

aussi incontestable; mais on peut conjecturer au moins que le romand est le reste du langage des montagnards des Alpes rhétiennes, et en général de toutes les Alpes méridionales : nous avons vu que le romand se conserve aussi dans le Valais, ainsi qu'aux environs du lac de Genève. Chez les Grisons, cet idiôme se divise en deux dialectes, celui du Haut-Pays, et celui de l'Engadine, appelé aussi le ladin : le premier a reçu beaucoup de mots allemands, et le ladin s'est enrichi ou accru de l'italien, et l'on dit que chacun des deux dialectes s'est subdivisé en deux accens; ce qui se conçoit dans un pays où les montagnes séparent les peuplades au point de les isoler quelquefois entièrement.

Des divertissemens des pays voisins se sont introduits dans les vallées des Grisons; des usages particuliers s'y conservent aussi depuis un temps im-

mémorial. On joue à des jeux italiens, tels que la moïra, la muette, etc. Le jeu de la mazza ou de la balle, très-commun dans quelques pays du Nord, est aussi un amusement favori des Grisons : les joueurs, armés de masses semblables aux queues de billard, se divisent en deux partis, et cherchent à approcher ou à éloigner une balle de buis d'un creux qui est le but du jeu.

La vie pastorale procure d'autres divertissemens. Au printemps, lorsque la verdure renaissante et la douceur de la température appellent les troupeaux aux pâturages des montagnes, des jeux signalent la fête du départ. Les vaches, échappant à la longue captivité des étables, bondissent sur l'herbe nouvelle, et s'attaquent réciproquement : celle qui remporte la victoire dans ces luttes devient le chef du troupeau ; parée de fleurs et de rubans, elle conduit ses compagnes aux pâturages, et le va-

cher, participant de son triomphe, reçoit un présent du propriétaire du troupeau.

Lorsque ce bétail est établi dans les pâturages des Alpes, les citadins font des parties de plaisir aux chalets : on se réunit au nombre de douze à vingt, et, précédé d'un envoi des friandises de la ville, on gravit les montagnes à l'aube du jour ; des repas champêtres, composés de laitage, de beurre frais, de miel, y sont arrosés du vin des vallées, et même de vin exotique, et augmenté de tout ce qu'on a apporté d'en bas ; on parcourt les prés, on danse ; l'air pur des hauteurs donne une nouvelle gaîté aux convives, et vers le déclin du jour on regagne les étroites demeures de la cité.

Dans la description des vallées, j'aurai occasion de désigner plusieurs traits caractéristiques du peuple grison : je ne citerai ici que deux usages qui ont

frappé les voyageurs. Un esprit de vengeance est commun à ces montagnards, comme en général aux peuples méridionaux. Pour en prévenir les suites, l'hospitalité a trouvé chez eux, comme chez les Arabes, un moyen d'apaiser la haine : lorsqu'une injure, ou des injures réciproques, ont aigri deux montagnards, au point qu'ils ne cherchent plus que les occasions d'assouvir leurs vengeances, des amis communs tâchent de les amener à se trouver sous le même toit et à la même table ; ils partagent, entre les deux ennemis, le pain de la réconciliation ; ceux qui l'ont rompu ensemble ne peuvent plus se persécuter ; un préjugé salutaire leur ferait craindre la malédiction éternelle.

Dans l'Engadine, une jeune fille présente à l'accusé, qu'un jugement a acquitté, la rose de l'innocence ; récompense douce et flatteuse de la captivité qu'il a soufferte pour la cause de

la justice. Dans nos contrées, il manque un usage aussi touchant, et personne n'y offre la fleur de l'innocence au malheureux injustement accusé.

Un usage moins louable, mais commun aux Suisses, est celui des visites de soir des jeunes paysans chez leurs maîtresses. On assure toutefois que chez les Grisons ces visites se bornent à des entretiens, et que les jeunes gens veillent eux-mêmes au maintien des bonnes mœurs. Dans chaque commune ou dans chaque village, la jeunesse forme une espèce de milice amoureuse, qui prétend au droit de garder la réputation des jeunes filles. Si un jeune homme d'une autre commune ou d'un autre village s'avisait de faire clandestinement la cour à une villageoise, l'esprit de corps, ne voyant en lui qu'un intrus, se croirait obligé de venger à coups de bâton l'honneur du village.

Dans l'Engadine, beaucoup de montagnards émigrent pour exercer, à l'étranger, le métier de colporteurs, confiseurs, distillateurs, etc.

On a formé diverses conjectures sur l'origine du mot grison; cependant l'opinion générale est que ce nom vient de la couleur grise de lainages dont on se revêtait autrefois. A cette couleur on a substitué le noir, et l'on croit que le motif de ce changement tient à ce qu'on a introduit dans les temps modernes beaucoup de brebis noires.

Les Grisons s'étaient arrogé anciennement la souveraineté sur Bormio, Chiavenne et la Valteline. Le médiateur de la Suisse, au lieu d'accorder à ces districts des droits égaux à ceux des Helvétiens, les enleva au canton, et les ajouta à la Haute-Italie, dont il fit, quelques années après, un royaume pour lui. Les Grisons espéraient que le congrès de Vienne annulerait cet acte

d'autorité; mais l'Autriche, trouvant les trois districts à sa convenance, jugea à propos de les garder, malgré les protestations des Grisons.

Nous ne pourrons visiter toutes les soixante vallées du canton; mais nous en parcourrons au moins les principales.

En commençant par l'extrémité occidentale de ce pays montagneux, à la source appelée le Rhin-Devant, nous nous trouvons à l'entrée d'une vallée arrosée par ce fleuve, et qui se prolonge au-dessous de Coire. Le Rhin-Devant prend naissance dans un petit lac situé sur la cime du mont Baduz, et, en descendant vers Disentis, il reçoit plusieurs torrens; sur ces hauteurs la quantité de neige qui tombe une partie de l'année est immense, et les avalanches y causent de grands ravages.

A Disentis, où il y a une abbaye de bénédictins, dont l'abbé avait autrefois

une grande jurisdiction, le Rhin-Devant reçoit le Rhin-Moyen, qui vient du mont Luckmanier, et s'alimente des eaux des glaciers voisins.

Plus bas la vallée devient charmante; le Rhin passe à Somvix, puis à Trons, deux villages situés d'une manière très-pittoresque. On récolte beaucoup de grains sur le territoire du premier, qui pourtant n'a que peu de maisons. Le dernier, chef-lieu de la ligue Grise, est intéressant par le souvenir d'un bel acte de patriotisme. C'est sous un vieil érable auprès de ce village que les trois principaux seigneurs de la vallée, l'abbé de Disentis, le comte de Sax et le seigneur de Ræzuns, voyant leur patrie en proie au despotisme féodal, tandis que les cantons voisins jouissaient de la liberté conquise par leur héroïsme, jurèrent, en 1424, de réunir leurs efforts pour rendre les Grisons aussi libres que les autres Suisses. Jamais

peut-être une révolution ne s'est opérée avec plus d'ordre et de calme, grâce à la bonne direction que donnèrent à celle-ci les premiers seigneurs du pays. Sous leurs ordres tous les montagnards se soulevèrent contre les suzerains despotiques qui, du haut de leurs châteaux-forts, les avaient long-temps opprimés. Plusieurs de ces nobles entrèrent en composition ; on les indemnisa de la perte de leurs prérogatives, et ceux dont l'œil était blessé de l'aspect d'un peuple libre et heureux s'expatrièrent pour chercher à l'étranger des cours, des priviléges et des serfs. Quelques nobles osèrent soutenir leurs prétentions par des moyens hostiles. Le peuple entra en campagne contre eux, assiégea leurs donjons, força les maîtres à se soumettre, et détruisit leurs forts. Des ruines qu'on voit disséminées sur les hauteurs attestent cette punition de leur orgueil.

Une chapelle, érigée auprès du vieil érable, en mémoire du serment patriotique des trois libérateurs des Grisons, est ornée d'un tableau qui retrace cet acte honorable; quoique mal exécutée, cette peinture est intéressante par son ancienneté et par la fidélité des costumes. On y voit le comte de Sax, vieillard respectable, se tenant debout auprès de l'abbé et du seigneur de Ræzuns, appuyé sur un bâton noueux, et ayant une longue épée et un sac au pain, suspendu à une ceinture de cuir noir; des paysans et quelques guerriers assistent à la cérémonie.

Plusieurs fois les communautés de la ligue Grise ont renouvelé sous l'arbre de Trons le serment de leurs ancêtres, et resserré les nœuds de leur confédération. Un tableau suspendu vis-à-vis de l'ancien rappelle la cérémonie de 1778. En 1824, quatre siècles après le serment, un appel fut

fait à tous les Grisons de célébrer ensemble la fondation de leurs ligues.

Jusqu'à la fin du dernier siècle, les héritiers des trois seigneurs libérateurs avaient conservé un droit de présidence dans la diétine des dix-neuf communes de la ligue Grise; mais, par une circonstance singulière, un député d'Autriche y représentait le seigneur de Ræzuns, dont le fief était dévolu à cette maison. Ainsi l'Autriche était rentrée par les Grisons dans cette Suisse d'où elle avait été repoussée, et elle s'était fait membre d'une république. D'un autre côté les comtes de Sax avaient eu pour héritiers de leurs droits la ville d'Ilantz; ces trois seigneurs s'attribuèrent le droit de proposer trois canditats pour la place de chef de la ligue. Aujourd'hui ce droit appartient aux députés des onze communautés, réunis à Trons; ces députés nomment également les autres magistrats de la ligue; ce sont pour la plupart

de simples paysans ; ils logent ensemble dans le couvent de Trons, leurs assemblées se tiennent sans aucune vaine pompe ; un manteau noir est la seule décoration du chef de la ligue ; les magistrats sortans déposent leur autorité avant que l'on procède à la nomination des nouveaux, ou au renouvellement des anciens. On dit que ces campagnards si paisibles emploient pourtant un moyen violent pour punir les magistrats sortans qui se sont rendus coupables de prévarications ; c'est de tomber sur eux à coups de bâton. Comme cette punition ne s'inflige que suivant une décision de l'opinion publique, on la regarde apparemment comme juste ; il est probable d'ailleurs que la crainte seule d'une réprimande aussi sensible retient ordinairement les magistrats dans le devoir pendant l'année de leur gestion.

Trons est situé au bas de la montagne

escarpée de Tumpio, dans un terrein marécageux qu'il serait aisé d'assainir. Au nord du village, le torrent impétueux de Ferrare, sortant du glacier de Puntailas, se jette dans une vallée sauvage, dont l'air froid rafraîchit en été agréablement la chaleur accablante qui règne à Trons. On trouve aux environs une autre vallée hérissée de glaciers; c'est celle de Frisal : entre les deux vallées s'élève le Grephorn, dans lequel la violence du vent de l'ouest a produit des enfoncemens considérables.

Ilantz est la première ville que le Rhin arrose dans son cours; elle est peu considérable. La rivière y reçoit les eaux du Glenær, torrent qui s'échappe de dessous des voûtes de glace entassées au fond de la vallée de Lugnez.

A Reichenau, le Rhin-Derrière se joint au Rhin-Devant; les deux rivières y de-

viennent un fleuve capable de porter des bateaux chargés jusqu'à Constance. Le Rhin-Derrière débouche de la vallée de Domlesch, dont je vais parler tout-à-l'heure. Cette situation, entre des vallées et des montagnes, donne beaucoup d'agrément au bourg de Reichenau, qui avait un beau pont de bois sur le Rhin, et un château qui sert de dépôt à la compagnie des mines de Tiefenkasten.

En deux heures de temps, on arrive, sur le Rhin, ou le long de ce fleuve et d'une belle forêt de sapin, de Reichenau à Coire, chef-lieu du canton, situé sur la Plessure, à une demi-lieue du Rhin, dans un terrein couvert de prés, de vergers, de vignes et de hameaux. La ville ne vaut pas le paysage; elle est mal bâtie, et quoique siége d'un évêché et de la diète du canton, elle n'a guère d'édifices remarquables. A travers de jolis paysages, remplis de vergers et de vigno-

bles, on voyage de Coire à Mayenfeld sur le Rhin, en passant à l'extrémité de la vallée de Prettigau, arrosée par le Lanquart, qui se réunit au fleuve du canton. La contrée de Mayenfeld est si agréable qu'on l'a surnommée le Tempé de la Suisse.

A quelque distance de Coire on voit le château de Marschlins, appartenant à la famille de Salis. C'est là qu'en 1776 Charles Ulysse de Salis, enflammé par l'exemple du philantropinum de Dessau en Allemagne, fonda un étabissement semblable pour la Suisse, où l'on devait élever les enfans sur un plan plus approprié aux besoins du siècle. Le service divin se célébrait sur la montagne qui s'élève auprès du château; il y avait le temple des héros, puis celui des vertus, c'étaient des berceaux de verdure, et sur une terrasse plus haute s'élevait le temple du Christ, bâti en bois, d'où l'on avait une vue imposante sur une vaste

contrée, aspect plus capable en effet d'inspirer des sentimens de piété que de vaines cérémonies. Les idées de Rousseau devaient être mises en pratique à Marschlins, comme à Dessau; mais Salis avait mal choisi ses collaborateurs, ou il n'avait point le talent de diriger un grand établissement. Sa maison d'éducation fut bientôt dérangée et il y perdit beaucoup d'argent. Cet homme termina, en 1800, sa vie dans la proscription à Vienne.

Le district montagneux du Prettigau, appelé en langue romande *Val-Partenz* ou vallée des prés, est habité par une belle race de pâtres, d'origine germanique, qui élèvent et engraissent des bestiaux pour la Haute-Italie. Ils fabriquent tous leurs vêtemens eux-mêmes, à l'exception des gilets rouges qui forment leur parure : ils sont au nombre de huit mille. Les femmes portent des bas de la même couleur,

et attachent, les jours de fête, à leurs cheveux renoués, une grosse épingle en argent. Au fond de la vallée, qui a huit lieues de long, le torrent fougueux de Lanquart sort d'une gorge étroite et hérissée de rochers; les jolis sites abondent dans tout le pays : il communique avec le Tyrol par deux défilés appelés la *porte de Drusus*, et la porte des Suisses. Drusus ne subjugua les montagnards de ce pays qu'après des combats opiniâtres. Dans les temps modernes, lorsque le patriotisme des autres Suisses était presqu'éteint, les habitans du Prettigau se sont illustrés par un héroïsme qui prouve qu'un peuple courageux, quelque faible qu'il soit, peut être libre quand il a le courage de tout sacrifier à sa liberté.

Les Autrichiens, ayant formé le projet de réunir le Prettigau et l'Engadine au Tyrol, envahirent, en 1621, ces montagnes, sous le prétexte qu'elles

étaient le foyer de la réforme luthérienne. L'Engadine fut subjuguée et désarmée, et le Prettigau, après une vive resistance, éprouva le même sort. Les vaincus furent traités avec mépris par le général Baldiron, qui inonda de ses troupes tout le pays des Grisons. Les cantons alliés furent assez pusillanimes pour garder le silence à cette nouvelle violence de la part de l'Autriche. Les malheureux montagnards du Prettigau, abandonnés de leur nation, n'en résolurent pas moins de s'affranchir du joug ennemi. Dépourvus de leurs armes, ils vont dans leurs forêts couper chacun une massue de dix pieds de long, dont ils garnissent le bout de clous et pointes en fer. C'est avec cette arme qu'ils se soulèvent, chassent les Autrichiens du fort de Castels, font le siége de Mayenfeld, et entreprennent plusieurs campagnes contre des troupes réglées. Venise et la

France les soutiennent en secret; Baldiron reçoit des secours. Les Prettigaviens n'en sont pas moins intrépides dans leurs attaques; et après avoir délivré leur vallée, ils assiègent Coire, où Baldiron s'est jeté avec son corps d'armée. Il est obligé enfin de capituler, et de promettre d'évacuer la Suisse avec les troupes autrichiennes, moyennant quoi les montagnards s'engagent à payer, comme anciennement, une redevance à l'Autriche. Ce fut là tout le fruit que cette puissance retira de son oppression. Le Prettigau resta libre; les ligues Grises entrèrent de nouveau dans la confédération suisse, et dans la suite elles se débarrassèrent totalement de l'Autriche, en lui payant une somme de soixante-quinze mille florins pour toutes ses prétentions territoriales.

Il faut maintenant revenir à Reichenau, pour remonter le Rhin-Derrière,

par la vallée de Domleschg, une des plus romantiques de tout le pays grison : longue de deux lieues, elle renferme, au milieu de ses pâturages et de ses montagnes, vingt-deux villages et un grand nombre de châteaux, ruinés pour la plupart. Elle est dominée par le pic Beverins, haut de quatre mille pieds.

On y trouve d'abord le vieux château de Ræzuns, bâti sur un roc escarpé, puis celui de Furstenau ; les vieux châteaux-forts de cette vallée ont été, dans le temps de la féodalité, la scène d'événemens tragiques. Celui de Ræzuns était la résidence du baron qui fut un des trois fondateurs de la liberté des Grisons. Son fils, loin de ressembler à ce patriote, conspira, en 1450, avec les nobles pour faire passer une armée ennemie sur les montagnes, et subjuguer de nouveau les habitans. Heureusement ceux-ci, pleins de vigilance,

découvrirent cette trahison, la déjouèrent, et condamnèrent le seigneur de Rhäzuns à la mort. Pour toute grâce, le baron demanda à faire un dernier repas avec les paysans. C'était les prendre par leur faible. Ils consentent. On leur sert un repas splendide: le baron a soin de les faire bien boire, et ses convives ne se laissent guère prier. A la fin, la bonne humeur se répand dans l'assemblée; quand le baron voit ses juges bien disposés, il se jette à genoux, et demande grâce en faveur des services rendus par son père à la cause de la liberté. Ses vins ont désarmé les paysans: ils lui font grâce de la vie.

Le château de Rietberg, auprès de Furstenau, rappelle un événement plus sérieux. Dans la guerre cruelle entre les catholiques et les protestans, un bourgeois, appelé Planta, et soupçonné d'intelligence avec les Espagnols pour trahir la cause des réformés, fut cité au

tribunal de Thusis, et condamné absent. Un réformé fanatique, nommé Fenats, se charge d'exécuter le jugement. Il pénètre dans le château de Rietberg, y saisit Planta, et lui tranche la tête d'un coup de hache. La fille du malheureux médita en silence le projet de venger la mort de son père. Après quelques années d'attente, elle apprend que l'assassin est au bal à Coire. Elle le fait appeler hors de la salle, et le tue avec la hache même dont s'était servi le meurtrier; puis, pour expier le sang, elle fonda une rente au temple de la paroisse.

Heureusement ces temps horribles des guerres féodales et religieuses sont déjà loin. La vallée de Domlesohg jouit depuis long-temps de la paix. Le principal lieu est le gros bourg de Thusis, sur le Rhin, dont le vaste lit est encombré de gravier et de pierres. Il reçoit au-dessous du bourg la rivière

d'Albula, débouchant d'une assez longue vallée, qui renferme le lac de Davoz, abondant en truites, et au haut de laquelle est situé le village du même nom. Des torrens se jettent des deux côtés dans le ruisseau; il se précipite en écumant par le milieu de cette vallée, que couvrent des prés, des bois, des cultures d'un aspect agréable.

Avant le milieu du treizième siècle le haut de la vallée était un désert inconnu aux Rhétiens; ce fut le baron de Waltz, seigneur du Prettigau et de cette vallée, qui envoya à la découverte des sources de l'Albula des chasseurs valaisans qui l'accompagnaient habituellement dans ses chasses au milieu des Alpes : ils vinrent lui rapporter, après une expédition pénible, qu'à travers des bois de mélèzes et de sapins, ils avaient découvert deux lacs très-poissonneux. Il leur céda, dans ce pays nouveau, un emplacement

pour un village; les Valaisans s'y établirent avec leurs familles, et fondirent ainsi le bourg libre de Davoz, qui n'eut qu'une redevance en fromages, poissons, draps et brebis à payer. Cette longue liberté a inspiré aux paysans de Davoz, qui forment une petite communauté de mille sept cents âmes, un sentiment de fierté, et un grand attachement à leur pays, d'ailleurs assez sauvage; ils communiquent peu avec les autres Grisons, et n'ont rien pour tenter la cupidité ou l'ambition des puissans.

Leurs maisons, disséminées dans toute la vallée, sont bâties solidement en poutres équarries; il y en a qui sont debout depuis des siècles. Chaque famille a, autour de sa demeure, son étable avec quatre à six vaches, des chèvres, des brebis et des porcs; son pré, sa source, son pâturage et même son bois. Ils ne sont jamais oisifs; l'au-

née se passe à apprêter le foin qui doit servir de fourrage à leur bétail, leur principale richesse; à faire du beurre, à élever du jeune bétail pour la vente au-dehors : ces pâtres trouvent dans leurs petits domaines presque tout ce dont ils ont besoin : le beurre et le bétail qu'ils vendent leur procure même quelque aisance; leurs femmes leur tissent de gros draps, et ont un air de santé qui fait plaisir. Pourquoi, demande un auteur Suisse, pourquoi faut-il que les hommes se livrent au commerce du vin et de l'eau de-vie? Pourquoi tant de Davosiens choisissent-ils le métier pernicieux de *Sæumer*? Pourquoi les jeunes gens émigrent-ils? Au lieu de se faire cafetiers et pâtissiers ailleurs, que n'exercent-ils chez eux quelque industrie utile? Ils ont d'excellent bois: pourquoi n'en font-ils pas des outils? La nature leur a donné une montagne de serpentine : pourquoi

n'en tirent-ils pas un parti semblable à celui que les Génois et les Saxons tirent des serpentines de leur pays ? Leurs troupeaux leur procurent des peaux de toute espèce : pourquoi n'en font-ils pas du cuir, puisqu'ils trouvent dans les Alpes du tan en abondance ? Ils seraient à plaindre s'ils avaient perdu le goût des plaisirs simples de leur vallée, des veillées, des fêtes qui ont lieu lorsqu'on récolte le foin des Alpes, des danses en été, et des parties de traîneau en hiver (*).

Derrière le mont Casanna, qui sépare au nord-ouest le pays de Davoz du Prettigau, on aperçoit une montagne d'une teinte noire, qu'on appelle l'*Alpe morte* ; elle n'a point de végétation, et se compose d'une roche ser-

(*) Ch.-U. de Salis-Marschlins, *Le Pays de Davos*, dans le tome I de l'*Alpina*. Winterthur, 1806.

pentine d'un vert très-foncé. Les paysans disent que c'était autrefois une montagne très-fertile, mais que la malédiction d'une fée l'a rendue stérile. Cette fée, c'est peut-être la terre végétale dont elle a été dépouillée, ou bien le vent froid qui souffle sur cette cime élevée.

Une autre montagne de cette contrée s'appelle le Silberberg, ou *mont-d'Argent.* Il se conserve chez les habitans de Davoz une tradition au sujet des exploitations des mines d'argent que ce mont renferme. La famille commerçante de Wertemate-Franchi à Pleurs les faisait exploiter, dit-on, par deux cents ouvriers. Il est de fait qu'on voit encore des entrées de mines et des restes d'habitations des mineurs. Les entrepreneurs périrent dans le désastre de Pleurs; les mines furent abandonnées, et se sont écroulées depuis.

L'Albula, avant de se réunir au Rhin,

passe entre d'énormes rochers ; sur le précipice profond on a construit, avec hardiesse, un pont qui conduit de la chapelle de Vatz au village de Solis.

Au-dessus de Thusis, la vallée de Domleschg, à laquelle nous redescendons, se resserre et devient tout-à-coup une gorge affreuse, appelée la *Via Mala*, à cause de la route dangereuse qui y passait autrefois entre les rochers et un abîme de quatre à cinq cents pieds, au fond duquel s'entre-choquent les débris des rochers que le Rhin a entraînés. C'est un des sites les plus affreux de la Suisse, et comparable à la montée du Saint-Gothard à Urseren. Cependant, à force de travaux, on a fait disparaître le danger du défilé. On passe maintenant sur un pont qui joint les deux pans de rochers ; puis on traverse une galerie percée dans la roche vive, et on arrive à un autre pont d'où les regards plongent sur un abîme

de quatre cent quatre-vingts pieds, que le Rhin remplit en mugissant ; il fait, un peu plus haut, une très-belle chute ; on le traverse enfin sur un troisième pont ; les rochers disparaissent, et l'on entre dans la charmante vallée de Schams, qui n'est qu'une continuation de celle de Domleschg.

Au val de Schams succède le Rheinwald ou Val-du-Rhin : on y entre par un autre défilé : la vallée s'élève successivement vers les glaciers, et elle termine par un désert sauvage, où l'œil n'aperçoit que rochers et masses de neiges, et qu'on nomme, très-improprement, le Paradis ; ce ne pourrait être que celui des marmottes, des ours, des lièvres blancs et des chamois. Au fond de ce Paradis la glace forme un rempart immense de six à sept cents toises de haut, et de deux lieues de long ; le pic de Tambo, qui domine la vallée, est également chargé de glaces.

C'est sous ces masses glacées que naît le Rhin-Derrière : treize sources, en tombant en cascades, se réunissent à un ruisseau qui sort de dessous une voûte de glace.

La principale route de Coire à Milan passe par le mont Splugen ou Saint-Bernardin ; elle est pratiquée dans une roche calcaire, blanche et feuilletée, qui fournit des plaques d'un marbre salin à demi-transparent, de trois quarts de pouce d'épaisseur. Plusieurs montagnes des Grisons produisent ces feuilles de marbre d'une blancheur éclatante. Sur le revers du Splugen, la vallée de Saint-Jacques ne présente que des roches de granit en partie bouleversées, et des torrens dévastateurs.

Dans une espèce de gorge, on traverse l'un de ces torrens fougueux sur un pont appuyé d'une manière pittoresque sur les rochers; c'est celui de Campo-Dolcino. Tout le site offre de

belles horreurs, et à peine y voit-on des traces de végétation. La scène change lorsqu'on descend vers le territoire de Pleurs, où croissent le châtaignier, la vigne, les figuiers, les pêchers, les amandiers, et même les orangers. Cependant les paysans y vivent d'une manière misérable, et ce n'est qu'en buvant copieusement le jus de leurs vignes qu'ils se montrent disposés à profiter des dons de la nature. Dans quelques endroits, on façonne, au tour et dans des moulins, la pierre appelée lavège, pour en faire des vases de ménage employés dans tout le pays.

A l'aspect du mont Conto, le voyageur se rappelle la catastrophe terrible qui détruisit en une heure le bourg florissant de Pleurs. Ce fut le 25 août 1618 qu'un pan immense du Conto se détacha, et ensevelit tout le bourg et les hameaux voisins, avec deux mille cinq cents personnes, sans qu'il fût possible

de rien sauver ; on n'a même presque rien retiré de dessous les décombres, et il paraît que depuis l'effroyable catastrophe le torrent de Maira, qui avait d'abord été arrêté dans son cours, passe sur l'emplacenent de Pleurs. Le mont Conto, qui se dégrade sensiblement, couvre de ses débris tout le pays d'alentour; ce serait une contrée déserte si la fertilité du sol ne tentait les habitans de s'y établir, malgré les dangers dont ils sont menacés. On y voit une belle cascade, celle d'Acqua-Fraggia.

Ce pays a été enlevé aux Grisons, et réuni au royaume de Lombardie; l'Autriche l'a traité en pays conquis, et les Suisses n'avaient pas agi mieux lorsqu'ils y étaient les maîtres.

A l'ouest de Pleurs et de Chiavenne s'étend la vallée de Misocco, que l'on a bien voulu laisser aux Grisons. Longue de neuf lieues, cette vallée commence au Saint-Bernardin, et se dirige sur Bel-

linzone; d'abord sauvage et aride, elle devient fertile et prend un aspect charmant vers le Tésin; c'est un mélange agréable de pâturages, de chalets, de rochers, de bois de sapins et de châtaigniers: la Moésa arrose la vallée, et des torrens se jettent du haut des rochers: on distingue parmi ces cascades le Castrero, le Verbio et la Buffalora; les ruines de la forteresse de Misocco, fondée sur un rocher, dominent une partie du cours de la Moésa: c'était jadis une des plus fortes du pays; des sapins et des arbrisseaux croissent sur ces murs délabrés, qui ont dix pieds d'épaisseur. Une cascade, et le village de Creaco, ajoutent au point de vue pittoresque de ce fort ruiné.

Il faut nous transporter maintenant à une autre vallée, située à l'est de Pleurs; à celle de Bregaille: elle commence au mont Septimer, et n'a que quatre lieues de long; la Maira, qui l'arrose, descend

du Septimer et se rend dans le lac de Côme, tandis que de deux autres sources, qui prennent naissance sur cette montagne, l'une va grossir le Danube, et l'autre le Rhin, en sorte que les eaux du Septimer se répandent dans les diverses mers d'Europe. Pendant cinq mois de l'année la vallée de Bregaille est sous les neiges, et il y a quelques hameaux enfoncés entre les rochers, qui, durant six semaines de l'hiver, sont privés de la vue du soleil. Des forêts et de beaux pâturages couvrent les hauteurs sur les deux rives de la Maira; les habitans subsistent pour la plupart de leurs troupeaux de bétail, de chèvres et de brebis; ils sont bien constitués et laborieux : les femmes les secondent de leur mieux dans les travaux champêtres. Dans les temps féodaux, un seigneur avait assis son château dans la partie la plus étroite de la vallée, et pouvait intercepter le passage par le moyen d'une

porte, d'après laquelle on divisait toute la vallée en *sur-porte* et *sous-porte.* Cette gêne a depuis long-temps disparu, et les montagnards de la Bregaille, ne se souvenant plus des fléaux de la féodalité, jouissent de toutes les douceurs d'une liberté entière.

Du village de Casaccia un chemin conduit par les montagnes dans l'Engadine, longue vallée que l'Inn traverse tout du long avant de se rendre dans le Tyrol. C'est entre les formidables glaciers qui hérissent le fond de la vallée sous toute sorte de formes que naissent les sources de cette rivière. Parmi ces glaciers, celui de Bernina occupe un espace immense, et offre peu de points accessibles. Il y a plus d'un siècle qu'un Anglais, conduit par la curiosité, escalada cette mer de glaces; mais, ne pouvant redescendre, il y périt. On dit qu'on a aperçu dans le lointain son corps bien conservé, et revêtu d'un

habit rouge. Quelques parties de ce vaste glacier se prolongent par les défilés des roches granitiques dans les régions inférieures. Celles qui ont pénétré dans le Val-Rosera et dans le Val-Fact, offrent à l'œil du voyageur étonné des voûtes, des cavernes, des obélisques, des aiguilles et des arrêtes d'une belle couleur verte. On peut admirer ce spectacle, sans crainte de courir le risque de partager le sort du téméraire Anglais. De l'autre côté de l'Engadine, les glaciers d'Err et d'Albula observent une direction presque parallèle à ceux de Bernina. Toutes ces masses de glace reposent sur d'immenses roches de granit, de gneis et de calcaire primitif, qui fournissent de beau marbre de toutes les nuances.

Les lacs de la Haute-Engadine, par lesquels passe l'Inn, sont gelés presque la moitié de l'année; à Soglio l'hiver dure neuf mois, et pendant les trois

mois de la belle saison on ne peut pas toujours se passer de feu.

A Saint-Maurice, au bord du dernier des quatre lacs, une maison de bains reçoit les malades qui veulent prendre les eaux minérales de ce lieu, très-efficaces contre les fièvres. Elles sont si gazeuses qu'elles brisent les bouteilles que l'on a bouchées immédiatement après les avoir remplies à la source. Saint-Maurice est situé au bas d'une montagne granitique; on voit aux environs une forêt de pins (*pinus umbra*) qui passe pour la plus belle de ce genre en Europe.

Toute la Haute-Engadine porte l'empreinte de l'industrie des habitans; on voit partout de gros villages ou des hameaux qui communiquent entre eux, malgré tous les obstacles que la nature leur a opposés. Pour se garantir de la rigueur excessive du froid, et peut-être aussi des avalanches, les maisons ont

des murs en pierres, puis des murs en poutres, qui sont revêtus, en-dedans, de planches de pin; quelquefois ce revêtement est double : les fenêtres sont petites; mais les embrasures vont en s'élargissant au-dehors. On ne voit point ici de mendians; tout le monde vit de son travail.

La Basse-Engadine, moins froide et plus propre à l'agriculture que le haut pays, est aussi plus riche et plus peuplée. Un grand nombre de petites vallées transversales y aboutissent à celle de l'Inn; et cette rivière, après avoir passé sous le pont de Saint-Martin, sort par un défilé de la Suisse pour entrer dans le Tyrol. Ce défilé est une sorte de phénomène; il conduit, à travers les Alpes, pour ainsi dire de plain pied de l'Italie en Allemagne, et l'Inn, né sur le côté italien des Alpes, parcourt ce passage commode, pour couler sur le côté allemand et s'unir au Danube. Des na-

turalistes croient qu'un tremblement de terre a fait disparaître ici des rochers, et a frayé ainsi un chemin à l'Inn (*). A Rémus, au dessus du pont, débouche le Val-d'Assa, qui renferme une source périodique, interrompant son cours trois fois par jour.

En 1823 on a recommencé à exploiter des mines de plomb depuis longtemps abandonnées.

---

(*) De Salis, *Essai d'une description des montagnes des Grisons*, dans le tome II de l'*Alpina*.

[illegible],
[illegible] surface,
[illegible] de
[illegible] de bois
[illegible] monta-
[illegible] dont le
[illegible] servent
[illegible]
[illegible] du climat
[illegible] l'eau limpide
[illegible] qui les
[illegible] des neiges
[illegible]
[illegible]

et après les longues pluies, et qui sont généralement très-poissonneux : tels sont les objets qui frappent le voyageur au premier coup d'œil dans ce canton voisin de l'Italie. Il a en général un climat plus chaud que les autres cantons suisses ; cependant les hautes montagnes hérissées de glaciers, qui s'étendent au nord du canton de Tésin, y causent aussi des froids si vifs qu'on oublie le voisinage du beau ciel de la Lombardie.

Heureusement le bois ne manque pas, et, comme les communications sont difficiles, les prix n'en sont pas élevés ; il est vrai qu'on traite souvent les forêts avec trop de prodigalité, et qu'on les dévaste comme si elles ne pouvaient jamais finir. J'ai dit que le châtaignier était un arbre très-utile pour les Tésinois ; en effet, la châtaigne supplée au défaut du grain, qui vient quelquefois à manquer, et dont la culture et la pré-

paration demandent plus de soin. Le bois de châtaignier se convertit en charbon, indépendamment des usages domestiques auxquels on l'emploie.

Quoique les récoltes ne suffisent pas toujours à la consommation, il ne faut pas en conclure que le terrein est mauvais ; c'est au contraire un des plus fertiles de la Suisse : mais c'est que les roches qui occupent une si grande partie du canton sont presque entièrement dépouillées de terre végétale. Les espèces que l'on cultive le plus, ce sont le maïs, le seigle, le millet ; le tabac vient très-bien, et la vente de cette plante sert à procurer du grain. Avant la culture des pommes de terre, le canton était presque entièrement dans la dépendance de l'étranger pour ses moyens de subsistance.

Mais, s'il y a quelquefois peu à manger, il y a en récompense toujours beaucoup à boire. On fait du vin en

quantité, et le malheur est que ce vin ne peut se garder long-temps : on est donc obligé de le consommer ; plus la vendange a été abondante, moins il se conserve ; de là une ivrognerie en quelque sorte obligée chez le peuple. On a remarqué encore qu'étant sur le point de tourner, le vin du Tésin devient délicieux ; mais c'est pour prendre immédiatement après un goût détestable. Pour empêcher ce changement, les Tésinois se hâtent de le boire tant qu'il est bon : c'est un profit tout clair. Cependant il serait possible d'améliorer ce liquide, soit par une préparation plus soignée, soit par d'autres précautions. Le vin qui passe et repasse le Saint-Gothard acquiert plus de consistance. Dans les districts où il y a de bonnes caves pratiquées dans les rochers, il est également d'une meilleure conservation. Des caves à courant d'air, comme au pied du mont Caprino, sur

le bord du lac de Lugano, ainsi qu'à Maltrasio, sur le lac de Come, et dans la vallée de Chiavenne, sont une chose précieuse; les Tésinois les appellent *Catines*, et les Italiens *Ventarole*; on remarque qu'elles se trouvent toujours pratiquées dans des débris entassés d'anciennes montagnes : le courant d'air y entretient, au milieu même de l'été, une si grande fraîcheur, qu'il y a quelquefois une différence de quinze degrés entre la température de l'air du dehors et celle des *Ventarole*. Des portails construits à l'entrée servent à empêcher que l'atmosphère extérieure n'adoucisse celle des souterrains; au mont Caprino, de petits pavillons bâtis au-dessus des caves attirent dans les belles soirées les propriétaires, qui viennent en bateau de Lugano pour jouir de la fraîcheur des brises du lac, et quelquefois aussi des dons de Bacchus rassemblés sous leurs pieds. Si le vin

n'est pas toujours le meilleur, on a du moins le plaisir de le boire dans un pays charmant; c'est une jouissance qu'on a particulièrement aux environs de Lugano.

On pourrait rendre plus active la culture de la soie : les mûriers ne manquent point; mais ce qui manque un peu, c'est le goût de l'industrie : aussi trouve-t-on peu de fabriques et de manufactures.

Cependant ces mêmes habitans, qui chez eux négligent les travaux de l'agriculture et des arts industriels, émigrent en foule, et deviennent fort industrieux dans l'étranger; du moins finissent-ils par pratiquer avec succès le petit métier qu'ils ont choisi de préférence.

Il y a des émigrans d'hiver et des émigrans d'été. Les personnes qui blâment toutes les émigrations, comme enlevant aux travaux ruraux et domestiques des bras utiles, prétendent avec raison que les émigrans d'hiver nuisent moins à

leur patrie, en ce qu'ils quittent le sol natal dans la saison où les travaux champêtres ne sont pas pressans, et où les subsistances sont rares; tandis que les émigrans d'été, beaucoup trop nombreux dans certaines communes n'y laissent presque pas d'hommes pour cultiver la terre. C'est sur les femmes que retombe le fardeau de l'agriculture et du ménage; pendant que les hommes voyagent nonchalamment en Italie, en France, en Suisse, en Allemagne, pour faire du chocolat, pour vendre des vitres, des marrons et des saucisses, pour colporter, badigeoner, ramoner, etc. Les fabricans de chocolat entendent parfaitement la manipulation de cet art, qu'ils exercent surtout dans les grandes villes, telles que Milan, Marseille, Livourne, Turin, Venise. Les badigeoneurs connaissent un peu d'architecture, et travaillent dans le stuc; il y en a qui vont jusqu'en Russie. D'autres émigrans

ne s'éloignent pas beaucoup, et ne restent pas long-temps absens; ils font les métiers de tailleurs de pierres, de maçons, ou se mettent aux gages comme pâtres et valets d'écurie. Il y en a qui dédaignent le travail, et qui préfèrent servir comme laquais, ou qui parcourent le monde pour chercher fortune. Ceux-là reviennent quelquefois mauvais sujets : quant aux autres, ils rapportent bien un peu d'argent ; mais c'est aussi tout le fruit de leur émigration. Ce qu'ils ont vu dans les grandes villes leur a donné peu d'émulation : rentrés dans leurs foyers, il semble qu'ils reprennent leur indolence; et ces émigrans, qui ont fait toutes sortes de métiers dans d'autres pays, voient avec indifférence que leurs compatriotes un peu aisés tirent de l'étranger la plupart des objets de commodité ou de luxe, qui pourraient être facilement confectionnés dans le canton.

Une foule d'artistes, architectes, peintres et sculpteurs, est sortie du Tésinois; la plupart ont exercé leur talent en Italie. Soave, qui a fait la nouvelle façade de la cathédrale de Milan; Ricca, qui a bâti les châteaux de Schœnbrunn et d'Austerlitz; l'architecte Albertolli, à qui on a érigé un monument à Milan, le sculpteur Mazetti, dont on admire surtout le Saint-Barthelémi; Rezi, qui a décoré de statues et de bustes les églises et palais de Gènes; Pietrini, dont on voit des tableaux d'autel, en Italie et dans la Suisse méridionale, et beaucoup d'autres artistes avaient tous reçu le jour sur les bords du Tésin (*). L'historien de la poésie, Quadrio, et le poète Soave ont aussi fait honneur en Italie au canton suisse dont ils étaient natifs.

---

(*) Voy. Marc Luz, *Nécrologie des hommes remarquables de la Suisse au dix-huitième siècle.* Arau, 1812 (en allem.).



*Porkisons.*

Cependant il règne beaucoup d'indolence chez le peuple tésinois; ses habitations sont mal bâties et mal entretenues; on ne voit quelque propreté que du côté de la Suisse allemande. Dans les districts qui avoisinent l'Italie et qui jouissent d'un climat plus doux, le paysan met plus de soin à décorer le dehors de sa chaumière que le dedans, parce qu'il fait presque toutes ses affaires en plein air, à l'ombre de ses arbres et de ses treilles. Les travaux pénibles dont les femmes sont chargées dans les campagnes leur donnent une vieillesse prématurée; on prétend que les boissons spiritueuses contribuent aussi à flétrir leurs charmes de bonne heure; celles que les travaux n'accablent point, et qui ne se livrent pas à la boisson, conservent au contraire long-temps un air de fraîcheur et de vivacité. Le teint brun est commun dans les campagnes, et même on le voit assez fréquemment

dans les villes. Il y a dans la physionomie des Tésinois quelques traits italiens; ceux qui avoisinent les cantons où l'on parle allemand participent aussi de la physionomie et du caractère des Suisses de ces cantons.

Dans ce pays comme dans les autres cantons montagneux, des individus sont affligés de l'idiotisme ou du crétinisme: on croit que le peu de soin que l'on prend souvent des enfans dans les campagnes contribue au premier de ces maux. Les enfans se ressentent comme les mères de ce que celles-ci sont obligées de se remettre aux travaux immédiatement après leurs couches. Beaucoup d'enfans viennent au monde avec des goîtres.

Ce n'est pas dans le canton de Tésin que la liberté de la Suisse a trouvé autrefois des défenseurs. Il a été au contraire opprimé par les Suisses mêmes, qui s'étaient affranchis du joug de la

domination étrangère. Le Tésin fut une conquête que les cantons alliés firent sur l'Italie et qu'ils arrachèrent à l'Autriche; mais, au lieu de faire jouir les anciens bailliages italiens de la liberté pour laquelle ils avaient tout sacrifié, ils ne rougirent pas de les traiter en despotes. Ce n'était que pour eux qu'ils avaient combattu; les droits de l'humanité ne touchaient pas ces générations d'hommes forts, mais ignorans. Le Tésin demeura dans un asservissement honteux, dans la superstition et l'ignorance, jusqu'à ce que la révolution française brisât ses chaînes et le rendît indépendant. Toutefois il déploya quelque énergie contre les troupes républicaines qui commencèrent par l'envahir : les habitans, qui avaient toujours montré de la répugnance pour le service militaire, défendirent assez bien leurs foyers; mais ils furent trop faibles pour faire une résistance

efficace. Le Tésin eut enfin un gouvernement ; l'ignorance et la superstition diminuèrent ; on ne vit plus autant d'assassinats; le caractère, abruti par la servitude, se releva un peu : néanmoins le Tésin est encore un des cantons où il règne le moins d'activité, d'énergie et de lumières.

D'après sa constitution actuelle, faite en 1814, le gouvernement réside dans le grand conseil, dont les membres ou soixante-seize députés sont élus en partie par les communes, et en partie par des colléges électoraux, et dans un conseil-d'état de onze membres tirés du grand conseil. Les députés siégent six ans; chaque commune a un conseil communal dont les membres sont élus par le peuple pour trois ans. Pour être conseiller-d'état, il faut posséder huit mille francs en fonds de terre. Aucun ecclésiastique ne peut exercer le pouvoir exécutif. La constitution recon-

naît que la souveraineté réside dans la totalité des citoyens ; elle n'accorde aucun privilége, et maintient le libre exercice des arts et métiers.

La religion catholique est pratiquée dans le canton avec beaucoup de superstition. Il y subsiste encore douze couvens d'hommes et huit de femmes ; c'est trop pour un pays qui compte environ quatre-vingt-treize mille habitans, dont une partie émigre : mais du moins les couvens ne sont ni très-riches ni très-peuplés. On met, du côté de l'Italie surtout, grand soin à la construction et à l'ornement des églises ; souvent des coupoles élégantes les surmontent comme dans les pays italiens.

Lorsqu'il y avait encore de grasses abbayes dans la haute Italie, les lacs et rivières du pays tésinois en pourvoyaient les tables de poissons délicieux : c'était un article d'exportation qui ne laissait pas de rapporter de l'argent.

Depuis leur suppression, la pêche n'est pas tout-à-fait aussi lucrative ; cependant les moines ont laissé des héritiers de leur gourmandise ; les Tésinois eux-mêmes ont commencé à trouver très-bons les poissons qu'ils expédiaient autrefois aux monastères ; et l'*Almanach Helvétique* de 1812 leur reproche de garder pour eux presque toutes les cailles grasses, bécassines, faisans et perdrix du canton, au lieu de faire de l'argent en les vendant aux étrangers. On entretient beaucoup de moutons dont la chair succulente est la viande la plus ordinaire qu'on voie sur la table des habitans. Les fromages se fabriquent en si grande quantité qu'on est à même d'en exporter trois mille quintaux par an. On a de nombreux troupeaux de chèvres ; on entretient beaucoup de porcs, et les Tésinois ont la réputation de faire d'excellentes saucisses. Le bétail est petit : le paysan tient plus au

nombre qu'à la qualité, parce que c'est sur la quantité de bestiaux qu'on estime son avoir, quels que chétifs qu'ils soient. Les chamois parcourent en troupes les roches des hautes montagnes, sans que cette belle proie tente beaucoup de chasseurs. La nécessité force les habitans des montagnes de faire une chasse plus vive aux ours, à cause des ravages que ces animaux font dans les troupeaux et dans les vignes. Il est souvent difficile de les atteindre dans leurs repaires presque inaccessibles : aussi, lorsque le paysan est assez heureux de tuer un ours des Alpes, il obtient une prime du gouvernement, et la chair de l'animal devient un régal pour la famille. Les loups et les renards infestent également les campagnes du canton, ainsi que les blaireaux, auxquels on fait la chasse avec des chiens et des fourches. Mais, tout en voulant délivrer les propriétés rurales de cet ennemi, les chas-

seurs les dévastent quelquefois eux-mêmes, et engagent des rixes dont l'objet est assurément des plus minces.

Les aigles et vautours se montrent en assez grand nombre, et l'on voit de jeunes pâtres assez hardis pour escalader les rochers et enlever les œufs de ces oiseaux de proie.

Il est étonnant que l'on néglige les richesses minérales du canton tésinois, à l'exception des cristaux et du minerai de fer, dont on ne tire même qu'un faible parti.

Un canton qui, pendant long-temps, n'a eu que cinquante-deux hommes de troupes, y compris le capitaine et le lieutenant, et qui payait ses juges de paix à raison de cent livres par an, ne devrait pas avoir de grandes dépenses; néanmoins il en a d'assez fortes, à cause de l'obligation d'entretenir les grandes routes, depuis le Saint-Gothard jusqu'à la frontière de la Lombardie, routes

très-importantes pour le commerce, et qui ne laissent pas de rapporter aussi des sommes considérables par les octrois qui y sont établis. Il a fallu les tailler en partie dans la roche vive, les faire passer sur des précipices et des torrens, ou les construire en rampes, pour adoucir les pentes rapides des montagnes. L'entretien en est très-dispendieux, précisément parce qu'elles sont très-passagères : aussi ne sont-elles pas toutes en bon état.

Entrons maintenant dans le détail des districts qui composent le canton.

En commençant du côté du Saint-Gothard, nous trouverons la Levantine, district hérissé de montagnes escarpées et couvertes de neige. Quoiqu'elles présentent généralement des roches pelées, on y trouve pourtant quelques bons pâturages; on y voit aussi des lacs, dont le plus grand a une demi-lieue de long. La plupart des tor-

canton jusqu'au lac Majeur. Cependant au bas du mont Piotino, les rochers resserrent la vallée au point de la changer en un défilé étroit et sauvage, que le Tésin ne traverse qu'en écumant avec un grand fracas. On a établi un bureau d'octroi à l'entrée de cette gorge.

Cette vallée avait joui long-temps d'une tranquillité parfaite, lorsqu'à la fin du dix-huitième siècle la guerre la réduisit à la misère. En 1798, huit mille Français descendirent du Saint-Gothard dans la Levantine. Des revers qu'ils essuyèrent inspirèrent aux paysans l'envie de défendre leur pays contre les étrangers : ils aidèrent à repousser les Français ; mais ils s'attirèrent une vengeance cruelle.

Après les Français, ce furent les Autrichiens et puis les Russes qui dévastèrent les communes ; et la plupart des habitans se trouvaient réduits à la mendicité, lorsqu'en 1801 ils furent mis en

réquisition, hommes et femmes, pour traîner au Saint-Gothard l'artillerie qui suivait l'armée française, commandée par le général Moncey. Jamais des canons n'avaient passé sur cette route jadis si paisible (*).

Le district de Levantine n'a point de ville, et les habitans n'y subsistent guère que de l'agriculture. Si l'on excepte ceux qu'occupe le transport des marchandises sur le Saint-Gothard, ils confectionnent beaucoup de fromages, surtout au mont Piora, couvert de bons pâturages, où paissent les plus beaux troupeaux du canton; les pâturages du Saint-Gothard sont également bons. On fait de la toile, particulièrement dans la vallée de Bedretto; le gibier est une ressource pour les paysans; ils vendent aussi des cristaux. Les mon-

(*) *Les Malheurs de la Levantine*, dans le tome V du *Conservateur Suisse*.

tagnards de la Levantine montrent plus de vivacité, d'énergie, et d'esprit militaire que les autres habitans du canton; quelquefois leur courage devient même de l'audace. Airolo, Faido et Giornico sont des communes assez considérables; la seconde a un couvent de capucins: le village de Poleggio a un très-petit séminaire. Des établissemens d'un autre genre paraissent avoir existé anciennement dans ce district. On croit y reconnaître les traces d'une ligne de signaux antiques: l'église de Saint-Nicolas à Giornico passe pour avoir été un temple païen. Dans le même bourg, on montre les restes d'un arc-de-triomphe romain; et, sur une colline à peu de distance de Giornico, une église appelée Santa-Maria di Castello a remplacé, à ce que l'on croit, un fort des Gaulois; de même une tour délabrée, qui existe dans la commune de Chiggiogna, provient, dit-on, d'un ancien prétoire;

enfin, entre Airolo et Quinto, on voit les ruines de deux forts lombards. Ainsi divers peuples auraient laissé sur le revers du Saint-Gothard des marques de leur domination.

Dans ce district, les femmes émigrent comme les hommes : elles vont dans les plaines jusqu'à Milan chercher du service; mais malheureusement ces servantes ne rapportent pas toujours dans leurs montagnes leurs mœurs primitives. Les hommes qui émigrent exercent divers métiers : ceux du Val-de-Bedretto, d'Airolo, Dalpe, Osco, vont en hiver dans la Lombardie soigner les troupeaux et vendre du lait; d'autres, qui viennent pour la plupart de Rossura, Anzonico, Sobrio et Cavagnago, se font portefaix à Milan, ou bien cuisiniers ou marchands de vin et de fromages. Les paysans de Calonico, Chironico, Mairengo, et une partie de ceux d'Anzonico, se dirigent sur la France,

pour y faire le métier de vitriers, ou pour vendre des marrons et des petits pâtés. Ces émigrations se conforment aux révolutions politiques ; ainsi, par exemple, lorsque Venise avait encore sa splendeur, les émigrans de Chironico, qui colportent maintenant leurs vitres en France, se portaient tous sur la ville républicaine de l'Adriatique, où ils avaient l'entreprise des ramonages et vidanges. On remarque que ce sont les émigrans vitriers qui rapportent le plus d'argent dans leurs montagnes.

A l'est de la Levantine est situé le district, ou la vallée de Blenio, que traverse une rivière du même nom venant du mont Greina. Cette vallée, où l'hiver est très-rude, et l'été très-chaud, est fertile et bien cultivée ; on la voit couverte de vignes, de moissons, d'arbres fruitiers ; le vin est médiocre, mais on regarde les fruits et les marrons de Blenio comme les meilleurs du

canton. Les habitans ont du bois avec lequel ils construisent leurs maisons : il y a du gibier ; ils nourrissent beaucoup de porcs. Cependant, faute d'industrie, ces ressources ne leur suffisent pas, et ils ont, comme les montagnards, recours aux émigrations périodiques, principalement pendant l'hiver. La plupart se rendent dans cette saison en Italie pour se livrer à la confection du chocolat et à la vente des marrons.

Le Val-Blenio n'a que des villages situés pour la plupart le long de la rivière, dans laquelle on pêche des truites : Lattinga est le principal lieu du district. Non loin de ce village, d'un aspect assez pauvre, on trouve une source minérale très-salutaire et d'une eau rougeâtre ; elle est appelée par cette raison *acqua rossa*. On y avait établi des bains : mais où seraient dans les montagnes les riches oisifs qui pourraient donner de la vogue à ces eaux ? D'autres communes,

telles que Ghirone, Olivone et Campo possèdent aussi des sources minérales. On sait même que le district a des mines de métaux; mais il n'a pas d'argent pour les exploiter. Une grande route passe le long de la rivière depuis le bas de la vallée jusqu'à Olivone; là elle se dirige sur le Val-Casaccia, et conduit par le mont Lukmanier à l'hospice de Sainte-Marie, canton des Grisons. En hiver cette route est dangereuse, cependant moins peut-être que le passage du Saint-Gothard.

Le petit district de Riviera, au midi des deux précédens, ne renferme, comme celui de Blenio, que des villages pauvres. Le Tésin, qui le traverse, le ravage dans ses débordemens, et y a fait naître des marécages malsains ou des berges stériles. Les goîtres sont fréquens parmi les habitans. Les bons pâturages du district ont engagé les paysans à se livrer de préférence à l'entretien des

bestiaux. Leurs bois de châtaigniers contribuent à leur subsistance. Comme la route du Saint-Gothard traverse leur pays, ils emploient leurs bœufs au transport des marchandises; en outre ils s'occupent du flottage du bois sur le Tésin. Quoique tous ces moyens d'existence ne soient pas très-lucratifs, les paysans du district émigrent moins que dans d'autres districts; ceux qui sortent vont en France, où ils exercent, pour la plupart, les métiers de chocolatiers et vitriers. Une partie des habitans de la commune de Pontizone se répandent dans le canton pour récolter et sécher les châtaignes. Cette commune a entrepris de grands travaux pour faire descendre le bois par les rochers et les précipices jusqu'au bord du Tésin : les habitans ont beaucoup de hardiesse ; leur patois renferme un grand nombre de mots particuliers.

Une autre commune, celle de Claro,

voit partir régulièrement ses habitans pour Bellinzone ; mais ce n'est pas pour y travailler : ils vont y faire le triste état de mendians. Bellinzone aurait beau prodiguer l'aumône, plus elle donnerait, plus elle attirerait de mendians de Claro. Au lieu d'un couvent de religieuses qu'on voit dans cette commune, elle aurait plutôt besoin d'un hospice, ou, ce qui vaudrait mieux, d'une maison de travail.

Ologna et Biasco, les deux principaux villages du district ne subsistent que de l'agriculture : le second était autrefois plus considérable : un éboulement de montagne l'a détruit en grande partie. Sous les roches éboulées, on a pratiqué des caves qui servent de dépôts aux marchands de vin de la ville de Bellinzone.

C'est au midi de Riviera qu'est située cette ville, qui donne son nom à un district particulier, l'un des meilleurs du canton. Les montagnes y sont moins éle-

vées, et par conséquent moins couvertes de neige qu'aux environs du Saint-Gothard; le climat y ressemble à celui de la Lombardie, et favorise la végétation : aussi les châtaigneraies, les vignes, les figuiers, pêchers, noyers, mûriers, etc., y couvrent-ils les coteaux et les vallées; des bouquets de lauriers fleurissent sur les roches, de belles prairies s'étendent le long des rivières.

On fait de bons vins à Gudo, Montecarasso, Sementina. Mais à peine aperçoit-on les vignes de ce district, tant les ceps sont bas; l'herbe ou le fourrage qu'on laisse croître dans les vignobles cache presque toutes les grappes : par cette méthode on empêche la grêle de détruire les plants, et les propriétaires ne perdent tout au plus que l'espoir d'une seule vendange. Le foin des vignobles y paie les frais de culture. Il est fâcheux que la commune de Gudo, qui fournit le meilleur vin, ait un climat

très-insalubre : en sorte que les hommes n'y dépassent guère la cinquantaine. Les pêchers qui croissent dans les vignobles donnent des fruits délicieux. C'est particulièrement sur la gauche du Tésin que les communes se livrent à la culture de la soie ; mais c'est à Lugano que se file une partie de la récolte. Le transit des marchandises et le passage des voyageurs répand quelque activité parmi les habitans du district : il est assez singulier que les femmes conduisent les transports. Les hommes émigrent pourtant peu ; ceux qui sortent prennent du service ou se font ouvriers en stuc, vitriers, et colporteurs de bijouterie, en France, en Hollande, etc.

Bellinzone, chef-lieu du canton, occupe une position forte dans un défilé du Tésin ; elle est bâtie sur les pentes opposées de deux montagnes, et dominée par trois châteaux-forts qui, étant unis par des murs de l'enceinte

de la ville, ferment la vallée ou le défilé. Ces forts ont été construits au quinzième siècle par un duc de Milan. Lorsque le pays tésinois avait encore l'humiliation d'être assujéti aux Suisses, ceux-ci entretenaient dans les trois forts des garnisons de troupes de trois cantons. Une digue, qui garantit la ville des débordemens du Tésin, unie à la Moésa et à la Calanda, est l'ouvrage d'un roi de France pour quelque temps maître de la Haute-Italie, de François I[er]. La ville a de jolies maisons, dont quelques-unes sont ornées de portiques, une église décorée d'un beau portail, et trois couvens situés hors de ses murs. Elle avait autrefois un collége: ce bâtiment sert de caserne à toute l'armée tésinoise, et de résidence au petit conseil. Par sa position favorable sur la route de l'Italie, Bellinzone pourrait devenir une ville commerçante et industrieuse. Elle fait en effet quelques affaires en vins, soie,

etc ; mais elles sont peu considérables, et ceux qui les font viennent en partie des autres parties de la Suisse. Je ne sais quel voyageur a remarqué que les Bellinzonois font bonne chère et peu de commerce, et qu'ils sont plus dévots qu'industrieux. Le gouvernement ne fait pas assez pour encourager les arts d'industrie.

Ravecchia, village séparé de Bellinzone par le ruisseau de Bragonato, renferme l'hôpital de la ville. On prétend que l'église du village a été autrefois un temple païen. Entre Bellinzone et Arbedo, l'église de Saint-Paul, appelée aussi l'Église-Rouge, et les monumens de quelques chefs suisses, rappellent que c'est sur le champ de bataille où les Suisses combattirent en 1422 pour leur liberté.

La vallée de Morobbia renferme une mine de fer qu'on néglige ; dans une vallée sauvage de la commune de Gor-

duno, on trouve, dit-on, des rubis; enfin dans une autre vallée, qui offre un désert affreux entre les villages de Sementina et Monte-Carasso, dont le dernier a un couvent, on admire une belle cascade. La superstition des paysans tésinois fait de cette vallée le rendez-vous des sorcières et des âmes errantes.

Si l'on suit le Tésin jusqu'à son embouchure, on arrive au lac Majeur et à la ville de Locarno, située sur le lac à l'embouchure de la Maggia, dans un district composé de trois longues vallées. Sans être grande, cette ville présente un aspect imposant lorsqu'on la voit du côté du lac. Il reçoit un agrément particulier de la vaste nappe d'eau qui s'étend devant la place, des îles verdoyantes dont elle est parsemée; enfin des rochers qui forment le fond du tableau, et sur l'un desquels est situé le couvent de la madone de la Roche. Mais, vue de près, la ville n'est pas

aussi agréable; la partie qui touche au lac a un climat malsain, comme tous les lieux situés sur cette rive : les visages blêmes que l'on rencontre annoncent assez les effets de cet air insalubre sur la constitution physique des habitans.

La ville, ou plutôt le village, est mal peuplé, et n'a que peu de commerce; il renferme trois couvens assez pauvres, et des écoles qui sont en mauvais état. L'église collégiale est dans le hameau de Muratto, habité par des pêcheurs. Malgré sa pauvreté, Locarno n'est pas à l'abri de la vanité. Les nobles ont formé une corporation à part; les bourgeois en ont formé une autre, et enfin les paysans la troisième. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que chacune de ces classes prie Dieu dans une église particulière. La vanité ou l'esprit de caste ne s'était encore avisé de cette séparation que dans le village de Locarno.

Le besoin force les habitans à vivre

économiquement; ils en ont la réputation. Ils ne gagnent un peu qu'aux marchés qui se tiennent tous les quinze jours dans ce lieu, et où l'on débite du grain, du vin, de la chapellerie et de la grosse draperie. Une fonderie de cloches paraît être le principal établissement de la ville.

Ascona, bourg sur le bord du lac, auprès de deux petites îles, fabrique de la toile et du linge de table. Il avait autrefois un collége. On cultive aux environs beaucoup de vin. Les habitans émigrent en partie pour Florence, où ils exercent le métier de peintres en bâtimens et de marchands de couleurs.

Ceux du village de Magadino, situé de l'autre côté du lac, émigrent en partie comme maçons. Ce village a un petit port, et des dépôts et magasins, que les eaux du lac viennent quelquefois inonder.

On trouve une plaine bien cultivée

entre Locarno et Mappo, où croît du bon vin. Dans ce district, les ceps croissent auprès des ormes, et c'est dans les forêts qu'il faut chercher les vignobles du pays. On en estime la valeur d'après le nombre des ormes : ces arbres, entourés de ceps, se désignent sous le nom de *ronchi*. Les paysans de cette belle contrée émigrent pour faire le métier de ramoneurs, comme ceux de la vallée de Verzaska.

Cette vallée sauvage, arrosée par la rivière du même nom, n'a guère que des pâturages, et n'est accessible qu'aux piétons. Les pâtres de ce vallon isolé ont une fâcheuse réputation : on les dit fourbes et traîtres; ce qui n'empêche pas les habitans du reste du canton d'acheter d'eux des veaux très-gras, du fromage, du beurre, du petit gibier. La vallée est riche en bois; mais on ne peut l'en faire sortir qu'avec beaucoup de peine.

C'est de la vallée traversée par la rivière de Melezza que nous viennent à Paris force fumistes : on ne sait pas trop si c'est chez eux ou en route qu'ils apprennent le prétendu secret d'empêcher les cheminées de fumer. Onsernone, autre vallée, a une industrie plus conforme à la vie des champs ; les femmes tressent des chapeaux de paille et vont les débiter.

La rivière de Maggia traverse un grand district, où elle a creusé une longue vallée, à laquelle aboutissent des vallées transversales. Des sites charmans ou entièrement sauvages, un peuple pasteur, qui conserve la simplicité des mœurs, un sol fertile et une végétation variée, des mines peu connues, et des carrières de belles pierres : voilà ce que présente le Val-Maggia. Les vignes ne réussissent que dans le bas de la vallée ; le haut est cerné de montagnes qui lui dérobent le soleil

pendant plusieurs mois de l'année. On fait dans la vallée beaucoup de fromages, des vases en bois et en pierre. Une faible partie de la population émigre pour exercer le métier de maçons et tailleurs de pierres, ou pour se faire valets d'écuries à Rome.

Le district de Lugano est plus peuplé et plus industrieux, et pour le moins aussi bien cultivé que les précédens. On y compte plus de trois mille âmes sur un mille (suisse) carré. Il récolte de la soie, du vin, des truffes, des fruits, des olives, du tabac; il exporte du charbon, du marbre, des poissons; il a des usines, papeteries, filatures, fabriques de toiles, draps et chapeaux : ce qui n'empêche pas les paysans de sortir en nombre de la Suisse, pour pratiquer les métiers de chaudronniers, badigeonneurs, ouvriers en stuc, etc. Le Val-Colla n'envoie au dehors que des chaudronniers. Dans quelques communes, les

églises suivent le rite ambroisien ; les capucins de Bigorio possèdent une belle madone peinte, dit-on, par le Guerchin, qui attire beaucoup de dévots, et qui mérite un pèlerinage de la part des artistes.

Lugano est une jolie petite villé au bord d'un lac qui porte son nom, et qu'on appelait autrefois le Caresio. Elle a de belles maisons, un collége, un joli théâtre, cinq couvens, et, ce qui est plus utile, des filatures de soie, des tanneries, des fabriques de tabac et de chapeaux, des martinets de fer, cuivre et laiton. La foire, qui se tient en octobre pour les bestiaux et les chevaux, est une des plus grandes de la Suisse. C'est là que les bouviers amènent le bétail destiné à l'exportation en Italie, et les marchands de la Lombardie s'y rendent en grand nombre. On peut y voir la différence de la taille et du prix des bestiaux de la Suisse allemande ou

française, et de la Suisse italienne. Les premiers se vendent presque le double du prix que coûtent les bestiaux de la Suisse méridionale.

C'est dans les rochers de Caprino, au-delà du lac, que sont pratiquées les caves pour les vins dont il a été question plus haut.

A l'extrémité méridionale du canton, on trouve le petit district de Mendrisio, qui jouit d'un climat salubre et de riches récoltes de froment, maïs, tabac, vin et soie; dans ce district les ceps se cramponnent aux mûriers. Quoique l'agriculture puisse nourrir les habitans, il y en a beaucoup qui émigrent comme maçons; les émigrans de chaque commune se retrouvent ordinairement, à l'étranger, dans le même endroit, sous la direction d'un maître. Le bourg de Mendrisio, sur le ruisseau de ce nom, tout petit qu'il est, possède trois couvens; il a deux filatures de

soie, et fabrique quelque chapellerie. On trouve encore dans les roches éboulées des environs, ainsi qu'ailleurs, des caves bonnes pour la conservation des vins.

Stabio a une source sulfureuse qui paraît avoir été connue des Romains.

# CANTON DU VALAIS.

Une vallée longue d'une quarantaine de lieues, qui s'étend depuis les glaciers, où le Rhône prend sa source, jusqu'au lac de Genève, dans lequel ce fleuve débouche; une vallée que le Rhône, mal encaissé, arrose et dévaste dans toute sa longueur, à laquelle aboutissent seize vallées transversales, creusées par autant de torrens rapides, et que bordent des chaînes de rochers et de montagnes, au-delà desquelles s'élèvent d'autres rochers, d'autres montagnes couronnées

de glaciers, qui forment des barrières naturelles, tant du côté de la Suisse que de celui de l'Italie; une vallée qui, dans sa largeur, présente, sur un espace d'une dixaine de lieues, la végétation variée de dix degrés de latitude, depuis les vignes, les mûriers et les grenadiers des environs de Sion, jusqu'à la région des glaces et neiges éternelles, où l'on ne voit plus que des saxifrages et érinhes, traces d'une végétation qui succombe à la rigueur du climat, à la rareté de l'air, et à la stérilité des rochers dépouillés de terre végétale; une vallée où il semble que la nature est dans sa décrépitude, tant les catastrophes y sont fréquentes et terribles, et où les spectacles imposans de la nature inspirent une résignation pieuse, qui va jusqu'à la superstition, à des montagnards qui n'ont pas perdu encore l'amour de la liberté, de l'indépendance, et cette franchise rustique qui

caractérisaient leurs ancêtres: voilà, en peu de mots, le Valais. C'est le plus grand bassin des Alpes; c'est la Suisse entière rapprochée des bords du Rhône. Des masses granitiques, qui atteignent une hauteur de douze et même de quatorze mille pieds, forment à cette vallée, de part et d'autre, des murs devant lesquels sont adossées des chaînes de roches calcaires, schisteuses et gypseuses. Le Cervin, haut de treize mille huit cent cinquante-quatre pieds; le Mutterhorn, auprès des sources du Rhône, treize mille huit cent cinquante pieds; le Combin, treize mille deux cent cinquante-trois pieds; le Finster-Aarhorn, sur la limite du canton de Berne, treize mille cent soixante-seize pieds, élèvent au-dessus de tout le pays leurs sommets cachés sous des glaces éternelles. Mais toutes ces montagnes sont dominées par le mont Rosa, dont le sommet glacé n'a jamais été escaladé. Cepen-

dant, en août 1819 quelques hommes intrépides osèrent gravir les glaces d'une des *aiguilles* de ce colosse des Alpes. Il fallut tailler environ six cents marches dans la glace et longer des abîmes effrayans pour parvenir au pic, dont l'élévation, au-dessus du niveau de la mer, est de treize mille neuf cent trente pieds; dans la route ils entendaient quelquefois un bruit comme celui du tonnerre, c'étaient des masses de neige qui se précipitaient dans les vallées. Les brouillards ne leur permirent pas de voir du haut de l'aiguille les plaines du Piémont et de la Lombardie; une seule ouverture dans les nuages leur faisait entrevoir, dans une grande profondeur, la vallée de Lys, qui, aperçue d'aussi haut, ressemblait à une fente dans les montagnes. En redescendant du pic, ils trouvèrent la neige amollie par la chaleur du soleil, ce qui augmentait leur danger. Ce ne fut pas sans frayeur que

ces hommes, d'ailleurs si intrépides, longèrent de nouveau le bord d'un abîme, dans lequel un vent léger ou un pied chancelant pouvait les faire tomber et périr. Après avoir franchi ce passage, ils s'attachèrent tous à une corde, glissèrent sur les glaces et les neiges, et arrivèrent avant la nuit aux barraques des mineurs, qui habitent ces hauteurs pendant deux mois de l'année (*). Le principal sommet du mont Rosa leur a paru avoir une élévation de quinze mille six cents pieds; mais ils avouent que leurs observations n'ont pas eu toute l'exactitude désirable.

Le mont Velan, haut de dix mille trois cent quatre-vingt-onze pieds; les Diablerets, dix mille quatre-vingt-douze pieds; le Moro, dix mille cinq

(*) Voyez la relation de ce voyage, dans le tome XXV des *Mémoires de l'Acad. Royale de Turin.*

pieds; la Dent-de-Morcle, huit mille neuf cent cinquante-un pieds, cèdent en élévation à ce géant des hautes Alpes. La main des hommes a rendu praticables quelques passages entre ces masses colossales qui touchent aux nues: le col de la Fourche passe à une hauteur de sept mille sept cent six pieds; le col Ferret à sept mille cent soixante-dix; celui du Simplon à six mille cent soixante-quatorze. Il y a un col plus élevé que ceux-ci, c'est celui de Cervin, haut de dix mille deux cent quatre-vingt-quatre pieds: à cette élévation les bêtes de somme même éprouvent la difficulté de respirer. Les habitations des hommes de ce canton ne sont placées guère au-delà de sept mille pieds; l'hospice du Saint-Bernard a sept mille cinq cent quarante-deux pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer: aussi ne connaît-il presque pas d'autre saison que l'hiver; les

chalets du Valsorey sont à six mille sept cent huit; l'hospice du Simplon à six mille cent cinquante, et le hameau du col de Ferret à cinq mille cent cinquante-quatre pieds de hauteur.

Bien des végétaux, les plus vigoureux surtout, ne pourraient suivre l'homme dans ces régions glacées. On a dressé une échelle végétative du Valais; on y voit que la vigne prospère jusqu'à une hauteur de deux mille deux cents pieds; le maïs va quatre cents pieds plus haut; le chêne trouve la limite de son existence à trois mille trois cents, le noyer à trois mille quatre cents, le frêne à quatre mille cinq cents, le bouleau à cinq mille deux cents, et le sapin à cinq mille neuf cents pieds. Le pin réussit encore à quatre cents pieds au-delà; mais c'est là aussi la dernière limite des arbres, à l'exception du petit saule qu'on trouve encore à une hauteur de huit mille cinq cents pieds:

les saxifrages ne redoutent pas une élévation de neuf mille pieds, et on en voit même au-delà.

La richesse du règne végétal dans les montagnes du Valais étonne le botaniste: plus de deux mille espèces habitent ce canton; mais il faut quelque courage pour gravir les rochers où croissent les espèces les plus rares. C'est auprès des sources du Rhône, au Simplon, dans les vallées de Saint-Nicolas, Eringen, Bagne, etc., au Saint-Bernard, aux environs de Sion, que la végétation est la plus variée. Il y a des vallées qu'aucun naturaliste n'a encore explorées.

Celui qui s'occupe du règne animal trouve également dans le Valais de nombreux sujets d'observations. Plus de quatre-vingts espèces de coquillages, une grande variété de papillons, surtout de ceux des climats chauds, tels que l'apollon, la daphné, la pandore, l'endore, la galatée, etc., ainsi que

d'autres espèces qui habitent les hautes montagnes, et même les glaciers; des reptiles en trop grand nombre, entre autres la tortue de rivière, le grand lézard verd, la salamandre noire, plusieurs sortes de couleuvres, la vipère noire: voilà un léger aperçu de ce qu'on est sûr de trouver; mais on n'a pas encore tout observé.

La rapidité des torrens, et le froid glacial des lacs des Alpes empêchent que les poissons n'abondent : cependant le Rhône en a plusieurs espèces, dont la plus grande est la truite saumonée, qui atteint le poids de quinze à trente livres; la truite commune habite aussi quelques-uns des affluens du Rhône et quelques lacs de montagne; le brochet, lorsqu'il paraît dans le fleuve, ce qui est rare, ne le remonte que jusqu'à Saint-Maurice.

Des rochers entassés jusqu'aux nues, des vallées profondes, des forêts dont

quelques-unes ne sont jamais éclaircies par la coignée, des masses d'eau considérables et des marais fort étendus, des régions où l'homme n'arrive qu'avec beaucoup de peine, sont le séjour ou continuel ou passager de beaucoup de quadrupèdes et d'oiseaux. Le bouquetin, le vibre ou castor, et le daim, ne se rencontrent presque plus; mais l'ours, le cerf, le lièvre blanc, l'hermine, se voient assez souvent. La loutre fait de grands ravages dans les troupeaux; on parle de souris blanches qui habitent les Alpes; la marmotte est un objet de chasse dans le Haut-Valais; les paysans en mangent la chair; on les prend à la fin de l'automne, lorsqu'étant assoupies elles occupent des trous, en compagnies de dix à douze individus. C'est sur les rochers inaccessibles de Gomps, Brieg et Visp, que le vautour des agneaux étend son empire, que ne partage avec lui aucune autre espèce d'oiseaux; l'ai-

gle commun habite toutes les hautes montagnes du pays. On voit le faucon aux pieds rouges, sur la Fourche, le le Gemmi, le Simplon, etc.; l'hirondelle de roche et la fringille-citronelle préfèrent les plus hautes des Alpes; on prend l'ortolan dans les régions inférieures. C'est dans les marais, le long du Rhône, que les oiseaux aquatiques se rassemblent en foule.

On entretient, dans le Haut-Valais, beaucoup d'abeilles qui fournissent un miel délicieux, et dont la cire se consomme dans les nombreuses églises du pays. On a voulu acclimater aussi les vers à soie, et ce n'est pas la nourriture qui leur manque; car le mûrier prospère dans le Valais : mais la fréquence des orages, des pluies et des changemens de température, détruisent trop souvent cet insecte utile.

Qui pourrait énumérer toutes les substances minérales que recèlent les Alpes

du Valais; ou plutôt quel est le minéral qu'on ne trouve pas dans ces montagnes? De l'or natif, de l'argent, du fer sous plus de vingt formes différentes, du cuivre pyriteux, du zinc sulphuré, du cobalt arsénical, du titane, de l'amphibole de diverses nuances, de la tourmaline noire et verte, du cristal, des grenats, de l'asbeste, etc. : voilà quelques-unes des richesses minéralogiques du pays. Mais la nature n'a pas facilité partout les moyens de s'en rendre maître; plusieurs mines d'argent, entamées à diverses époques, ont été abandonnées; on exploite encore la mine d'or de Gondo, dans la paroisse du Simplon : pour juger du peu de bénéfice de cette exploitation, il suffit de savoir qu'elle rapporte à l'état la petite somme de cent trente-cinq francs. Les mines de plomb, de cuivre, de cobalt, n'ont guère été plus productives; les montagnards n'ont pas d'ailleurs assez de fortune ni de con-

naissances pour entreprendre de grands travaux d'exploitation ; et la difficulté des communications ajoute à celle des entreprises : en sorte que le Valais, si riche en minéraux, en voit réellement très-peu. Heureusement la manière de vivre est si simple dans le haut pays, qu'on se ressent peu de cette privation. On y habite des maisons de bois, on se vêtit de gros draps faits avec la laine des troupeaux des Alpes; on n'a besoin d'un peu de fer que pour les outils de labourage et quelques ustensiles; il y circule peu d'argent, parce qu'on a peu à vendre et encore moins à acheter : ainsi les métaux ne sont qu'un luxe dans les hameaux et villages. Loin des agitations de la société, on mène une vie pauvre, mais tranquille : cependant elle n'est pas exempte de calamités; elles viennent du sol même où ces montagnards ont établi leur demeure. La nature y est grande, mais en même temps

sujette à des bouleversemens inconnus aux paisibles campagnes des contrées qui s'étendent au pied des montagnes. D'abord ces immenses champs de glace qui couvrent les sommets des Alpes et les hautes vallées, et dont la masse imposante pèse sur une vaste étendue de pays à une élévation de huit jusqu'à quatorze mille pieds, subissent de temps à autre les effets destructeurs des élémens. Ils se brisent avec un fracas épouvantable, viennent à glisser, se fondent en torrens impétueux, couvrent les pâturages, écrasent les chalets, font déborder des lacs dans lesquels se précipitent leurs fragmens : ce fut l'éboulement du glacier de Gétros qui, en 1818, causa le désastre par lequel le lac de ce nom, rompant ses digues, inonda la vallée de Bagne. En 1740, le lac de Meckmaar, cerné par les glaciers, brisa les voûtes de glace sous lesquelles s'écoulent ses eaux pour former la rivière

de Viège et dévasta les bas-fonds. La neige n'est pas moins redoutable que la glace. Il n'y a pas de plus grand danger pour les hameaux et pour les voyageurs que ces avalanches qui roulent avec le bruit du tonnerre du haut des montagnes, bondissent dans les vallées et les précipices, enlèvent ou écrasent tout sur leur passage, et obstruent quelquefois le cours des rivières et torrens. De deux avalanches qui tombèrent en 1720, l'une ensevelit quarante habitans du village de Brieg, et l'autre détruisit celui de Haut-Gestelen, avec quatre-vingt-huit individus, qui ont été tous enterrés dans une fosse à l'extrémité du cimetière, où on lit encore cette épitaphe rustique : *Dieu, quel deuil! quatre-vingt-huit en un seul tombeau!* En 1595, des avalanches, tombées dans le Rhône, causèrent un débordement qui ruina plus de cent maisons, et fit périr une soixantaine d'individus.

Les éboulemens des rochers présentent un autre danger qui surprend quelquefois les villageois insoucians, et les force de chercher leur salut dans la fuite. La chute d'une des pointes des Diablerets ruina, en 1714, plusieurs hameaux : ce désastre se renouvela en 1749. Un éboulement plus terrible encore avait renversé, en 1597, le village du Simplon, et tué quatre-vingt-un habitans ; et un éboulement arrivé en 1545, au village de Bagne, avait donné la mort à cent vingt personnes.

Enfin la stagnation de l'air et des eaux, dans les vallées et dans les bas-fonds, est probablement la principale cause de l'idiotisme et du crétinisme qui affligent les habitans des campagnes. On a remarqué que ces maladies incurables règnent surtout aux débouchés des grandes vallées transversales, où les torrens déposent, entre des rochers calcinés par le soleil, toutes sortes de

substances minérales. Ces dépôts causent vraisemblablement des exhalaisons qui, renfermées entre les montagnes, affectent le physique et le moral des hommes doués d'une constitution faible. Depuis que l'on s'occupe de l'assainissement de l'air dans les campagnes, on y voit aussi moins de crétins et d'idiots.

Les lacs des Alpes du Valais méritent l'attention du voyageur par leurs sites charmans, ou par leurs phénomènes. Celui de Champron, au haut de Chermontagne, reflète dans ses ondes, d'un côté, le vert des pâturages, et de l'autre, le bleu éblouissant des aiguilles de glace qui en hérissent le bord; des masses de glace, détachées de ces crêtes, flottent souvent sur ses bords : on dirait des îles de pur cristal. Le lac Champée, dans la vallée de Ferret, de forme ovale, est tout entouré de roches granitiques; du sein de ce lac s'élève une petite île

ombragée de sapins : ce bouquet d'arbres et ce vert sombre forment un contraste pittoresque avec la teinte des eaux et la couleur grisâtre de ses bords. Ce qui fait remarquer le lac Bacherest, situé sur un plateau de la vallée de Bagne, c'est un gouffre qui en fait le centre, et dans lequel s'engloutit le bois tombé dans le lac, et que le vent pousse vers le milieu. Le lac des Pigeons, situé sur le Gemmi, n'est ouvert que pendant deux mois : tout le reste de l'année il est gelé comme les eaux qui avoisinent la mer Glaciale. Quelques lacs, tels que le Tennay, couronné de rochers et de bois de sapins, ainsi que les deux petits lacs de Fully, dont les bords produisent des plantes rares, n'ont point d'écoulement visible, quoiqu'ils reçoivent des eaux courantes. Un autre lac encore, le *Goille-à-Vassu*, entre les glaciers au nord du Saint-Bernard, et à sept mille sept cent soixante pieds

d'élévation, a un fond semblable à un entonnoir; il se remplit et gèle en automne; l'année suivante son dégel fait déborder la Dranse; quelquefois il reste gelé toute l'année; d'autres années il est à sec, et l'on peut y descendre jusqu'au fond.

Des vapeurs qui s'élèvent au-dessus du petit lac de Lovenet, entre les rochers, au-delà de Saint-Gingolphe, sont pour les paysans une sorte de baromètre, comme le mont Pleureur, qui s'enveloppe de nuages quand le beau temps n'a pas encore cessé dans la région inférieure.

Deux grandes routes, celles du Simplon et du grand Saint-Bernard, conduisent du Valais en Italie, et sont aussi importantespour les simples voyageurs que pour le transport des marchandises qui, de la Suisse et des pays du Nord, s'expédient pour l'Italie. Ce que l'art a fait pour rendre la première

praticable, ce que la charité chrétienne fait chaque jour pour soulager les fatigues des voyageurs qui traversent la seconde, est vraiment admirable.

La route du Simplon, qui part de Brieg au bord du Rhône, pour monter au col de la montagne, a été achevée en 1806, moyennant une somme de douze millions de francs, aux frais des Italiens, *Ære italo*, ainsi que le dit l'inscription du Simplon, après trois ans de travaux entrepris par les ordres de Bonaparte; elle a été pratiquée avec une patience et un art étonnant, à travers les rochers, les précipices et même les glaciers. Il a fallu construire vingt-deux ponts et quelques maisons de refuge, et pratiquer sept galeries couvertes, qui servent pour la plupart à mettre la route et les voyageurs à l'abri des avalanches et des éboulemens de rochers. Après avoir quitté Brieg, la nouvelle route, qui est de quelques

lieues plus longue que l'ancienne, passe sur la Saltine, et traverse des forêts de sapins; la montée devient de plus en plus rapide; on passe sur un beau pont de bois d'une seule arche; une chapelle et des oratoires, que l'on voit auprès du grand chemin, sont les derniers édifices; on traverse la Galerie de Ganter, et par diverses rampes on arrive à la seconde galerie, longue de cent pieds et voisine d'un glacier. Bientôt on cesse de voir des arbres, et le rhododendron avec sa rose sauvage est le seul buisson qui récrée encore la vue du voyageur, et lui rappelle le règne végétal. Plus haut les tourmentes rendent le voyage quelquefois dangereux, ou du moins très-incommode. La galerie dite du glacier, parce qu'elle est percée à travers la glace, arrêterait long-temps par sa singularité la curiosité du voyageur, si le froid qu'on éprouve entre ces murs glacés ne le

forçait de gagner promptement l'hospice, situé auprès du point le plus élevé du Simplon. C'est un édifice de trois étages, commencé en 1811, et qui pourra être habité, lorsqu'il sera achevé, par une quinzaine de personnes : il dépend de l'hospice du Saint-Bernard.

On descend du col du Simplon jusqu'au village de ce nom, situé dans une petite vallée enfermée entre des rochers couverts de neige, et auprès d'un torrent dont les bords sont ombragés de pins. Les pauvres villageois n'ont d'autre ressource que quelques pâturages; ils sont vêtus, dans toutes les saisons, de peaux de moutons. Le village d'Algoby, sur le torrent de Doveria, où l'on arrive après avoir traversé une galerie longue de deux cents pieds, a un climat non moins âpre; les montagnes qui l'entourent lui dérobent pendant plusieurs mois les rayons du

soleil. Plus loin le voyageur voit, dans un défilé étroit, un quartier de roche suspendu entre les deux parois de la gorge, au-dessus de sa tête. Le Doveria roule ses eaux écumantes au fond d'une vallée qui ressemble à un abîme. On passe sur ce torrent en sortant de la galerie de Gondo, qui, longue de six cent quatre-vingt-trois pieds, est percée tout entière dans le granit, et dont les voûtes, faiblement éclairées par deux grands soupiraux, retentissent du mugissement du torrent qui se précipite en écumant entre les blocs roulés dans son lit. Le village de Gondo est le dernier du Valais; quoique misérable, il a pourtant une grande auberge : la route se dirige de là sur Domo-d'Ossola en Italie.

Depuis que cette belle route a été achevée, la diligence la parcourt régulièrement, et beaucoup de muletiers y vivent du transport des marchandises ;

néanmoins les frais d'entretien sont si considérables, qu'ils absorbent à peu près tout le bénéfice que le Valais en retire : ils se montent tous les ans à trente-cinq mille francs. Un grand état les supporterait aisément ; mais un établissement aussi dispendieux devient un fardeau pour un pays aussi pauvre que le Valais.

La route qui passe sur le grand Saint-Bernard est plus pénible et dangereuse, et il serait presque impossible de traverser cette haute montagne si le fameux hospice n'existait pas. Depuis Martigni, une vallée, celle d'Entremont, traversée par la Dranse, monte jusqu'au Saint-Bernard. On passe d'abord à Saint-Branchier, bourg très-ancien, qui profite du passage des voyageurs et des convois ; un rocher qui le domine porte sur sa cime une petite chapelle et les ruines d'un ancien fort qui protégeait la vallée ; au-delà de la Dranse, on aperçoit les

débris du château d'Etiez. Un souvenir honorable pour le patriotisme valaisan donne de l'intérêt à ces ruines ; c'est là que le peuple força autrefois l'évêque de se désister de ses prétentions à la souveraineté temporelle. Les pentes rapides des deux côtés de la vallée, auprès de Saint-Branchier, sont cultivées, et l'on voit avec étonnement la charrue sillonner, et les moissons couvrir ces escarpemens. A Orsière, village assez beau, qu'entourent des vergers, et qui était jadis dominé par le Châtelard, dont il reste quelques débris, la vallée se partage en deux embranchemens, dont l'un conduit au Saint-Bernard, tandis que l'autre forme la vallée de Ferret, qui renferme trois petits lacs, et que bordent des glaciers : auprès de ces champs de glace, on rencontre la chapelle de Notre-Dame-de-la-Neige.

En continuant de se diriger sur le col du Saint-Bernard, on passe par les

bourgs de Liddes et Saint-Pierre, les derniers lieux habités et cultivés. Au-delà de Saint-Pierre, où l'on se pourvoit des mulets nécessaires pour la traversée, la contrée se change en un désert sauvage. Un pont, qui porte le nom de Charlemagne, son prétendu fondateur, conduit pardessus un gouffre affreux, où le torrent de Valsorey, se précipite dans la Dranse. Tout ce que l'on voit attriste ou effraie le voyageur: l'apparition des perdrix blanches lui présage les tempêtes ; il traverse la vallée des morts, et aperçoit la chapelle où reposent les restes des malheureux qui ont péri dans cette traversée hasardeuse. Un édifice voûté, qui avoisine ce charnier, lui offre un refuge contre les dangers qui pourraient menacer aussi sa vie. Pendant ou après les tourmentes, les domestiques du couvent, appelés maronniers, se rendent à ce lieu pour emmener ceux qui s'y sont

réfugiés, ou afin de laisser des vivres pour ceux qui pourraient y entrer.

On gravit enfin le col du Saint-Bernard, jusqu'à l'hospice, qui est placé entre les roches et les glaciers, à sept mille cinq cent quarante-deux pieds au-dessus de la Méditerranée, ayant au midi le mont Mort, qui n'a aucune trace de végétation et ne produit que des avalanches; le mont Vélan à l'est, le Pain-de-Sucre et le mont Bossaz à l'ouest, et la Chenalettaz au nord. A cette élévation la végétation est presque nulle; à peine croît-il quelques légumes dans le petit jardin de l'hospice: l'airelle et le petit néflier fleurissent; mais leur fruit ne peut mûrir. Cependant on voit prospérer des saxifrages: le gazon est émaillé des fleurs de la potentille dorée, de la benoite de montagnes, de renoncules blanches et jaunes, de la violette éperonnée, du chrysanthème des Alpes, et de plusieurs gen-

tianes. Le climat est si rude que l'on ne compte qu'une trentaine de jours sereins dans l'année, et qu'il y tombe de la neige dans presque toutes les saisons : lorsque les chaleurs de la canicule brûlent les campagnes de l'Europe, il gèle souvent sur le Saint-Bernard. On y est obligé d'aller chercher le bois à quatre lieues de distance : on ne le peut transporter qu'à dos de cheval ou de mulet, encore ce transport n'est-il praticable que pendant quelques mois de l'année ; les vivres viennent de plus loin. Cependant les huit ou neuf mille voyageurs, qui tous les ans passent sur le Saint-Bernard, y reçoivent tous, pour un ou plusieurs jours, l'hospitalité la plus désintéressée ; on les entretient gratuitement, et, s'ils veulent laisser quelque offrande, elle est destinée aux pauvres qui viendront après eux recevoir les secours des religieux. En 1818 l'hospice a distribué trente-un mille soixante-dix-huit

repas : quelquefois cinq cents personnes à la fois sont réfugiées sous ses toits ; et il en coûte à peu près cinquante mille francs par an pour nourrir, chauffer, soigner, et même habiller les voyageurs ; car les pauvres y reçoivent des vêtemens chauds pour continuer leur route à travers les neiges. Cependant l'hospice n'a d'autres ressources qu'une ferme dans les Alpes avec cent vaches, et quelques propriétés dans les cantons de Vaud et du Valais ; les quêtes que font les religieux, en Suisse, en Italie et dans d'autres pays, complètent ces revenus. Il possédait autrefois des biens considérables dans les états sardes ; mais une querelle misérable, qui s'était élevée entre les gouvernemens de la Sardaigne et du Valais, au sujet de la nomination du supérieur et de la propriété du puits de la maison, l'en a privé, au milieu du dernier siècle, sans la faute des religieux.

L'hospice est bâti solidement en pierres; au rez-de-chaussée est pratiquée la cuisine où le feu ne s'éteint jamais ; tout auprès sont les couchettes pour les pauvres et pour les gens de la campagne ; au premier étage se trouve une grande salle à manger qui est toujours chauffée ; les religieux occupent des cellules au second, sans y avoir du feu ; tout le reste de l'édifice est réservé aux hôtes, pour lesquels soixante lits sont toujours disposés. Un second bâtiment, destiné à loger les femmes, et qui sert aussi de magasin, est situé vis-à-vis du premier, auquel est attenante une petite église très-propre, ornée de quelques tableaux et du monument du général Desaix, qui, ayant été tué à la bataille de Marengo, au moment où il la gagnait, a été enseveli dans ce monastère.

C'est une congrégation de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin

qui dessert l'hospice ; elle se composait en 1821 de trente religieux, dont huit seulement restent à l'hospice : deux religieux desservent l'hospice du Simplon, deux autres parcourent toujours la Suisse pour quêter ; les autres, qui par leurs services assidus ont mérité cette retraite honorable, desservent en qualité de curés ou vicaires huit paroisses du Valais dont dispose le prévôt de la congrégation. Ce prévôt, qui porte la mitre et la crosse, est élu librement par les religieux, confirmé par le pape, et puis reconnu par le canton.

Quoique l'air soit plus sec sur les hauteurs que dans les régions inférieures, l'hospice, plongé dans les neiges pendant huit mois de l'année, est néanmoins d'une humidité extrême ; une givre de quatre à cinq lignes d'épaisseur couvre les murs dans l'intérieur de l'édifice ; les mois de mars, avril et mai y sont nuisibles à la santé, et en général

le séjour à l'hospice fait naître fréquemment des rhumatismes, la pleurésie et la goutte; et, si après plusieurs années de service ils n'échangent ce climat rude contre celui des paroisses des régions inférieures, cet air glacial et humide abrège leur vie. « Un grand nombre de voyageurs arrivant pour la première fois au Saint-Bernard, dit le prieur de l'hospice, M. Biselx (*), s'attendent à y trouver des chanoines à cheveux blancs comme la neige dans laquelle ils habitent; on est bien surpris de n'y rencontrer que de jeunes religieux, dont l'âge dépasse rarement trente-cinq ans, et qui même, pour la plupart, sont entre vingt et trente. C'est en partie à l'insalubrité du climat que les voyageurs doivent attribuer ce

---

(*) *Notice sur l'Histoire naturelle du mont Saint-Bernard*, par le R. P. Biselx, prieur de l'hospice, dans les tomes XI et XII de la *Bibliothèque universelle* de Genève, 1819.

fait qui les étonne. Les jeunes gens seuls qui jouissent d'une parfaite santé et d'un tempérament robuste, peuvent supporter l'âpreté du climat du Saint-Bernard; et, malgré la force de leur constitution, ils ne laissent pas de devenir bientôt les victimes de cette influence, à laquelle on ne s'accoutume guère. »

L'humanité, qui, dans nos temps civilisés, se manifeste souvent d'une manière si touchante, a cru enfin devoir améliorer aussi le sort des religieux du Saint-Bernard, qui la servent avec tant de zèle. Une souscription ouverte, il y a peu d'années, a produit une somme assez forte pour mettre l'hospice à même de rendre l'habitation des religieux plus salubre et plus commode. Les murs ont été renforcés pour empêcher l'humidité de pénétrer dans l'intérieur; des tuyaux de chaleur vont circuler dans les chambres, et y main-

tenir la température à quelques degrés au-dessus du point de glace. En 1824, un nouvel étage a dû être élevé au-dessus de l'édifice, pour recevoir plus de voyageurs.

Les personnes faibles et délicates ont tant de peine à respirer sur le Saint-Bernard, qu'on les a vu tomber en défaillance faute d'air suffisant; les plus robustes même éprouvent cet effet de la rareté de l'air sur les poumons. On a remarqué qu'il faut doubler et même tripler la dose des médicamens qu'on administre aux malades sur le Saint-Bernard : si, par exemple, dans les plaines, trois grains d'émétique suffisent pour un vomitif, il en faut six à huit sur cette montagne. Les plaies emploient également deux à trois fois plus de temps à cicatriser que dans les régions inférieures, où l'on a vu se fermer, en cinq ou six jours, des plaies, qui sur la montagne étaient restées ouvertes

deux à trois mois à la suite de la gelée des membres.

Contre la pleurésie, on emploie souvent avec succès la décoction d'une plante des Hautes-Alpes, très-amère et très-aromatique, l'*achillea-genapi*, qui provoque d'abondantes sueurs.

On sait que les soins charitables des religieux hospitaliers ne se bornent pas à soigner les voyageurs qui se réfugient à l'hospice, mais qu'ils s'occupent aussi de ceux qui sont encore en route, surtout pendant les tourmentes et les journées neigeuses. Les maronniers, et quelquefois les religieux eux-mêmes, accompagnés des chiens d'une race particulière, dont l'instinct est surprenant, descendent les pentes de l'un et de l'autre côté du col pour chercher les voyageurs que le froid pourrait avoir surpris, que les brouillards ont égarés, ou que les neiges ont ensevelis; on leur prodigue des secours pour leur

rendre des forces, ou on les transporte à l'hospice pour les rappeler à la vie. Les chiens, qui sont d'une taille extraordinaire et qui résistent au plus grand froid, découvrent les voyageurs ensevelis dans les neiges; ils portent aussi quelquefois deux vases avec des liqueurs restaurantes : mais le vulgaire leur a attribué une intelligence qu'ils ne sauraient avoir.

Les accidens n'arrivent que trop fréquemment sur cette montagne élevée. Je n'en citerai qu'un seul exemple, et je le laisserai raconter par le religieux qui en a été témoin (*). « Le 20 avril 1774, vers midi, dit le prieur Murith, une vingtaine de voyageurs, marchands, recrues, suisses et français, étaient retenus depuis plusieurs jours à

---

(*) Lettre de Murith, dans l'ouvrage sur *le mont Joux ou Saint-Bernard*, par M. Mangourit. Paris, an IX.

l'hospice par le mauvais temps. Voyant qu'il se remettait au beau, ils demandent à partir ; on les fait conduire par le maronnier et un autre domestique. Il ne restait plus qu'un peu de brouillard traînant. Le maronnier ouvre la marche avec les chiens ; cette caravane n'est pas plus tôt au tiers du lac, sur lequel on passe en hiver, qu'on entend comme un coup de canon. Dans le même moment, une avalanche, partie sur le côté gauche du lac, s'élance, cerne, engloutit tous ces infortunés, à l'exception du maronnier, qui fut jeté par le souffle de l'avalanche hors du danger, et d'un Brabançon, qui, étant le dernier de la troupe et le plus près de l'hospice, nous avertit, par ses cris de détresse, du malheur qui venait d'arriver. Il n'était pris que jusqu'à la ceinture ; mais cette neige, poussée avec force, le serrait de si près, qu'elle le faisait cruellement souffrir en gênant

la circulation du sang. A ces cris, nous partons comme l'éclair, avec des pelles et des pioches. A force de travail, nous les sauvons tous, à l'exception de trois qui, ayant été renversés, avaient été suffoqués par le poids de la neige.... Dans peu de jours les autres se trouvèrent rétablis. »

Le petit lac dont parle le prieur est gelé pendant les trois quarts de l'année, et lorsqu'il est ouvert il n'offre qu'une eau noirâtre. Ce bassin, d'un aspect si triste, n'a point de poissons; aucun être vivant n'habite ses bords; aucun végétal n'y croît; la seule niverolle ou le moineau des neiges s'y montre quelquefois. La terre est presque une rareté sur ces hauteurs; il n'y en a pas assez pour recevoir les restes des religieux morts; on les ensevelit dans un petit caveau.

L'hospice du Saint-Bernard est très-ancien; il a remplacé un temple ou autel

de Jupiter Pennin, auquel ceux qui voulaient passer le mont Joux (*mons Jovis*), sans danger, suspendaient des tables votives, dont il reste encore plusieurs, portant l'indication des noms et de la patrie des voyageurs. Il n'y avait alors qu'un sentier qui traversât cette partie des Alpes pennines, et les prêtres de Jupiter n'étaient pas aussi charitables que le sont les religieux de l'hospice actuel. Leur établissement a pourtant subsisté long-temps après l'extinction du paganisme en Italie et dans les Gaules, et ce ne fut que pour mettre fin aux brigandages et aux assassinats que l'on exerçait, au mont Joux, sur les voyageurs, et dont les chrétiens accusaient les prêtres païens, qu'on y fonda enfin un hospice religieux. On ignore la date précise de cette fondation; mais on sait que l'établissement fut restauré, en 862, par Bernard de Menthon. Outre les inscriptions

et les ex-voto antiques, le culte ancien du mont Joux a laissé des traces dans la dénomination du *Plan de Jupiter*, que porte un petit plateau auprès du lac de l'hospice, et où l'on a trouvé diverses antiquités.

Lorsqu'en 1077, dans le cœur de l'hiver, le débonnaire empereur Henri IV traversa le Saint-Bernard avec sa femme, pour faire pénitence devant le fougueux pape Grégoire VII, l'hospice était désert; les Valaisans, à force de travail, y firent parvenir les voyageurs couronnés; mais on eut des peines infinies pour les faire descendre sur le revers de la montagne. On tua des bœufs, et sur les peaux encore chaudes, on plaça l'impératrice et ses femmes; des paysans s'attelèrent à cette espèce de traîneaux, et ce fut ainsi que les dames de la cour, transies de froid et de peur, arrivèrent au bas du Saint-Bernard.

Cet asile pénible, que l'on devrait

croire à l'abri de toutes les incursions militaires, a pourtant vu plusieurs fois des armées, et même des combats, et des fusillades ont troublé le silence religieux qui règne dans ce désert enfermé entre les glaces et les neiges. Il n'est pas certain qu'Annibal ait passé par cette montagne pour pénétrer avec son armée en Italie; mais Cécina y passa en 69, après avoir défait les Helvétiens; les Lombards, repoussés de Bex, repassèrent le mont en 574; dans la suite défila devant ces glaciers l'armée de Charlemagne, en 773, et celle de l'empereur Frédéric-Barberousse, en 1160. Pendant la révolution il y passa en tout cent cinquante mille Français, qui tous reçurent l'hospitalité du couvent. En 1799, les Autrichiens attaquèrent le col de vive force; pour garder ce passage ils y tinrent pendant quatre mois une garnison de six cents hommes, et enfin, l'année suivante, au mois de mai, Bo-

naparte traversa le Saint-Bernard avec trente mille hommes et un parc d'artillerie; peu de temps après il livra la bataille de Marengo. On a fort exagéré les difficultés de cette traversée; le principal mérite du général français est, suivant l'observation d'un voyageur suisse, d'avoir apprécié ces difficultés à leur juste valeur (*).

En descendant le revers du Saint-Bernard, par le village de Saint-Remi, on sent le climat s'adoucir à mesure que l'on approche d'Aoste.

Parcourons rapidement les villes du Valais et autres lieux remarquables, situés le long du Rhône, depuis la source de ce fleuve jusqu'à son embouchure dans le lac de Genève.

Après être descendu des glaciers qui sont à la hauteur du Grimsel, le Rhône

---

(*) *Course au Saint-Bernard*, dans le tome V du *Conservateur Suisse*.

arrose d'abord le village d'Oberwald, dont les habitans ont le courage de vivre au milieu des neiges éternelles. La chapelle de Saint-Nicolas est située encore plus haut, dans le voisinage des glaciers.

Haut-Châtillon, au pied du Grimsel, est exposé à la chute des avalanches; cependant deux cent cinquante paysans y vivent avec sécurité, malgré un danger constant. Ulrichen et Munster ont un intérêt historique. Ces deux paroisses ont été les premières à reconquérir la liberté du Valais. En 1211 les paysans y battirent le duc de Zæhringue, et en 1419 ils furent victorieux sur les Bernois. Dans le dernier combat un pâtre, dont le nom leur est cher, Thomas Inderbun, s'était mis à leur tête : il périt sur le champ de bataille; mais la commune fut libre. Les montagnards de Conches sont encore vivement attachés à cette indépendance. Rarement ils quittent leurs pâturages.

A Biel, le paysage devient plus riant; les villages sont entremêlés de prairies, et quelque industrie anime les bords du Rhône. A Seckingen un torrent fait mouvoir de grosses forges. Plus bas, à Viège, la contrée reprend un aspect sauvage, et les glaces envahissent de plus en plus la vallée où ce village est situé. C'est des mines de cette vallée qu'ont été tirés deux gros blocs de cristaux qu'on voit au cabinet d'histoire naturelle à Paris.

Auprès de là, à Laax, un pont a été jeté sur de profonds précipices, où le Rhône se jette avec un fracas redoutable. Les immenses glaciers d'Aletch couvrent les montagnes de ce côté. Aernen, vis-à-vis de Laax, a donné naissance à un évêque qui délivra la vallée d'Anniviers du joug tyrannique de ses seigneurs, et repoussa l'armée de Savoie. La même contrée a donné le jour à un autre prélat fougueux, le car-

dinal Schinner. C'est à lui qu'on attribue la perte de la bataille de Marignan.

Plusieurs vallées qui aboutissent au Rhône ne sont habitées que par des pâtres. L'une d'elles, le Binnen-Thal, où l'on confectionne de très-bons fromages, est presque inaccessible ; on n'y pénètre que par un sentier escarpé qui passe entre d'affreux précipices.

Brieg, entouré de marais, est le point de départ pour le Simplon. C'est un bourg bien bâti, qui a un petit collége de jésuites, ainsi qu'un couvent d'ursulines; les maisons y sont couvertes d'ardoises d'un gris argenté. Ce bourg a de bons pâturages, et fait quelque commerce de transit. Dans le voisinage coulent des eaux minérales.

Entre Gliss et Viège on trouve les restes d'anciennes fortifications qui proviennent soit des Romains, soit des patriotes valaisans du moyen âge. C'est à Natters que l'indépendance des pa-

roisses du haut pays fut signée par l'évêque de Sion. Dans cette contrée les vignes et les châtaigniers annoncent un climat plus doux. Viège, au débouché de la vallée de Vispach, est assez bien bâti ; les Français prirent ce bourg en 1799, et enlevèrent les masses de cristaux que l'on conservait à la maison de la commune. Lorsque, dans le moyen âge, ce pays recouvra sa liberté, les habitans battirent à Viège l'armée de Savoie, et démolirent les châteaux des nobles et les couvens qui les avaient opprimés. Les Savoisiens ne surent se venger de leur défaite qu'en faisant décapiter deux fils du commandant des troupes valaisannes.

Dans la même vallée, la plus haute cime du Weisshorn domine le village de Randa d'environ neuf mille pieds, et porte un glacier dont il s'est détaché à plusieurs reprises des masses considérables; on dit même qu'en 1636

le glacier tout entier s'écroula : dans sa chute il détruisit le village. Depuis ce temps le glacier s'est élevé de nouveau. Le 27 décembre 1819, à six heures du matin, une partie du glacier, depuis long-temps isolée et crevassée, s'affaissa et tomba sur les glaces inférieures avec un fracas épouvantable. Les gens du village virent, au moment de la chute, une lueur qui ne parut qu'un moment, et fut suivie d'un ouragan des plus violens, occasioné par la pression rapide et brusque de l'air. Cet ouragan fit plus de mal que l'avalanche, qui consistait en un mélange de vieille neige, de glace et de pierres. Il lança des blocs de glace par-dessus le village, renversa les maisons, déracina les mélèzes les plus forts, enleva la flèche du clocher, et jeta des pierres meulières, des chèvres et du bois de charpente à une grande distance. Plusieurs familles furent enlevées avec leurs chaumières et enve-

loppées dans le tourbillon; cependant il ne périt que deux individus, dont l'un disparut entièrement.

Si l'on veut voir la vie pastorale dans sa simplicité primitive, et en vigueur dans la contrée la plus pittoresque qu'on puisse s'imaginer, il faut s'enfoncer dans la longue vallée qui s'étend depuis Viège sur le Rhône jusqu'aux glaciers du Rosa et du Cervin. On sera surpris de cette foule de hameaux suspendus sur les pentes des montagnes couvertes de glace, entre des pâturages verdoyans; de ces églises et chapelles bâties avec une sorte d'élégance et situées en partie au milieu des déserts; de cette race d'hommes qui peut se passer du reste de la terre, et qui, à force d'industrie, a rendu habitable un pays sauvage; de ces ponts et de ces sentiers par lesquels ils communiquent entre eux, malgré les abîmes, les rochers et les torrens; de ces belles cascades dont la chute retentit

dans diverses parties de la vallée; enfin de ces chalets nombreux, disséminés sur les hauteurs. La batterie de Saint-Théodule, sur le col du Cervin, protège cette vallée du côté du Piémont.

En suivant le cours du Rhône, on voit Raron et Bas-Châtillon, qui avaient anciennement des châteaux, siéges de seigneurs puissans. La vallée de Loëtch, qui débouche au Rhône, est si peu accessible que ses habitans sont presque étrangers à tout ce qui se passe dans le reste du monde. Ils se sont rachetés autrefois à deniers comptans de la servitude, et depuis ce temps ils jouissent de leur indépendance : grâce à la difficulté que l'on éprouve à pénétrer chez eux. Aussi cette vallée, arrosée par la Lonza, est-elle peu connue.

Aux environs du Moerel, on aperçoit les ruines d'une montagne de granit qui s'est écroulée, et un ermitage situé sur

un rocher dont le pied est battu par les vagues écumantes du Rhône.

Presque en face de la vallée de Louèche s'enfonce celle de Turtman, remplie de hameaux et remarquable par sa cascade, une des plus belles de la Suisse. Un glacier au fond de la vallée donne naissance au torrent de Turtman.

Leuk ou Louèche, gros bourg, jadis fortifié, sur la droite du Rhône, a donné son nom aux eaux minérales qui jaillissent dans la vallée arrosée par la Dahla, et qui sont fameuses par leurs bains. Les avalanches ont détruit cet établissement plusieurs fois ; ce qui ne l'empêche pas d'être toujours fréquenté dans la belle saison. C'est à quatre mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer que jaillit la source principale ; elle a toute l'année 40° (Réaumur) de chaleur ; c'est trop pour les baigneurs : aussi remplit-on les bains le soir, afin que la chaleur se réduise

d'une dixaine de degrés pendant la nuit. Dès trois ou quatre heures du matin les malades, surtout ceux qui ont des éruptions cutanées, arrivent à l'une des piscines, dont chacune a environ vingt pieds carrés, et reçoit vingt à trente baigneurs des deux sexes, enveloppés d'un peignoir de laine. On reste dans le bain cinq à six heures ; on cause, on rit, on lit, ou l'on mange; des planchettes qui flottent sur l'eau portent les objets dont le baigneur a besoin. Les eaux thermales donnent un grand appetit, ce que le docteur écossais Ure (*) attribue à l'effet tonique du sulfate de fer contenu dans cette eau salutaire; il s'éleve en outre du fond du bassin une quantité de bulles de gaz azote. Après être sorti du bain, on se couche; à onze heures on se met à table d'hôte, on se

(*) *Observations sur les bains de Louèche en Valais*, dans le *Journal des Sciences* d'Édinbourg.

promène ensuite, puis on rentre au bain pour trois à quatre heures, et l'on se couche de bonne heure.

Voilà la vie ordinaire des baigneurs; ils boivent aussi l'eau thermale telle qu'elle sort des tuyaux, c'est-à-dire à trente-cinq degrés de chaleur. Cette source jaillit dans le village; au dehors de Louèche il y en a deux autres d'une température aussi elevée, malgré le voisinage des glaces; et en continuant de monter, on en trouve encore d'autres qui toutes sortent du schiste. Si le malade n'est pas guéri en quittant les bains, on lui dit qu'il faut revenir deux fois pour que les bains de Louèche fassent tout leur effet.

La nature a fait, au reste, plus pour ces bains que l'art; et les malades qui en font usage ont lieu de regretter que les Valaisans ne secondent pas mieux les bienfaits de la nature. Il n'y a point de plantations, point d'ombrage; en

été l'ardeur du soleil y est extrême, et il est heureux que les étrangers aient pour réfuge les bains, qui sont leur salon et leur lieu de divertissement. Aucune route commode ne mène aux eaux : c'est à cheval qu'on y arrive, et ce n'est pas sans frayeur que le voyageur ou la voyageuse passe ainsi le long des précipices; c'est, dans la belle saison, un spectacle assez singulier, que tous ces étrangers différemment costumés qui arrivent à cheval de divers côtés, qui n'ont pas tous l'air d'excellens écuyers, et qui sont accompagnés de porte-manteaux, de cartons à bonnets, de paquets et de femmes de chambre effrayées, tous transportés par des bêtes de somme. Les vivres même n'arrivent aux auberges des bains qu'à dos de cheval ou de mulet. Une route, pratiquée vers 1740 par une compagnie de Tyroliens, qui s'y est ruinée, dit-on, conduit par le Gemmi dans le premier de ces can-

tons; on monte par des rampes, et, au milieu du chemin, on passe par une galerie creusée dans le roc. De Thun à Candersteig on peut encore monter en voiture; mais plus haut on ne peut se servir que de chevaux. Quand on est arrivé à une hauteur de dix mille pieds les regards plongent tout-à-coup sur les bains de la profonde vallée dans laquelle il faut précipitamment descendre. En hiver les neiges rendent ce passage dangereux, et on cite comme extraordinaire l'exemple d'une colonne de troupes bernoises qui, dans l'hiver de 1734, passèrent le Gemmi pour étouffer l'insurrection de la Levantine. On trouve au sommet du Gemmi un petit lac avec des cascades, et une hôtellerie qui, en hiver, est entourée de dix-huit pieds de neige, et où en été on rançonne un peu les voyageurs, surtout s'ils parlent français ou anglais.

Quant au bourg de Louèche, sa position forte lui a valu autrefois l'avantage de servir de siége à la diète dans les temps de troubles. Les ponts du Rhône et de la Dahla, par lesquels on y arrivait, étaient défendus chacun par une tour, et deux forts protégeaient en outre la colline sur laquelle Louèche est bâti. Auprès du vieux château de Maggeren, on voit la *Prairie des Soupirs*, qui est un des champs de bataille sur lesquels le peuple valaisan a combattu jadis contre des nobles oppresseurs. On observe encore dans cette contrée un précipice affreux, la *fosse d'enfer*, où se jette avec un mugissement étourdissant l'eau d'une montagne. Dans la vallée de la Dahla, le chemin qui mène aux bains, passe à Inden entre des abîmes et des rochers; un toit garantit les passans contre la chute des pierres. En 1799, les Valaisans y surprirent les soldats français,

et précipitèrent plusieurs de ces malheureux dans les gouffres où mugit la Dahla.

D'autres rochers séparent le village d'Arbignon des bains de Louèche; les villageois escaladent ces pans énormes, même avec des fardeaux et dans l'obscurité, par le moyen d'échelles devant lesquelles l'habitant des plaines pâlirait d'effroi. On fait dans ce pays le pain pour un an : aussi est-il dur comme du bois.

Le hameau de Fingen, au-dessous de Louèche, fut opiniâtrément défendu, en 1799, par les Valaisans contre les Français; mais ils ne purent s'y maintenir. De bons vignobles entourent le village de Sierre, auprès du Rhône; il ne reste que des ruines de son vieux château. Auprès de là, on voit l'ancien monastère de Géronde, où les chartreux habitaient des cellules creusées dans le roc.

Vis-à-vis de Sierre, sur la rive droite

du Rhône, commence le val d'Anniviers, qui n'est accessible que par un étroit sentier, et qui est fermé, au bout de sept lieues, par un glacier d'où s'échappe un ruisseau. On prétend que cette vallée solitaire a été peuplée anciennement par des restes de l'armée des Huns en Italie, et qu'elle a été convertie fort tard au christianisme. Un des villages de la vallée s'appelle encore la *Mission*. Les dix-huit cents habitans communiquent peu avec les autres Valaisans; fortement constitués, sobres et laborieux, ils ont banni de leur contrée la mendicité et les cabarets, et ils ne font d'excès, dit-on, qu'à leurs repas funéraires, qu'un ancien usage ou abus a fait dégénérer en orgies. Leurs maisons de bois sont disséminées sur le bord du ruisseau, et sur les coteaux, dont l'intérieur recèle, sans utilité pour les paysans, des métaux précieux.

Les environs du pauvre village de Saint-Léonard rappellent encore un de ces combats que le peuple valaisan soutint au moyen âge contre la noblesse. Un baron de la Tour-Châtillon ayant eu la cruauté de faire assassiner par des sicaires, et précipiter du haut du château de Soye, son oncle l'évêque Guichard de Tavel, les habitans du Haut-Valais prirent les armes pour chasser ce seigneur despotique : il se ligua avec des nobles de Suisse et de Savoie; mais les Valaisans battirent ses troupes en 1375, expulsèrent tout son parti, pillèrent les biens et brûlèrent les châteaux des factieux. Ainsi, cette fois, le peuple vengea le clergé contre lequel, à d'autres époques, il fallut tourner les armes.

Nous passons le val d'Héremance, où il n'y a ni cabarets ni procès, mais où l'on trouve des mœurs simples et hospitalières, des sites charmans, des cas-

cades et des cristaux bleus, et nous arrivons à la capitale du Valais, la ville de Sion, sur la Sionne, non loin du Rhône. Respectable par son antiquité, que l'on fait remonter au-delà du règne des Romains, cette ville, ceinte de fossés et de murs flanqués de tours gothiques, a toujours joué un rôle important dans l'histoire civile et ecclésiastique de la contrée, et a été le théâtre de beaucoup d'événemens. Rodolphe I[er], roi de la Bourgogne transjurane, s'en empara en 888 : depuis cette époque jusqu'en 1798, où elle fut prise d'assaut et pillée par les Français, Sion a succombé à huit siéges. Les Bernois et Savoyards la brûlèrent en 1384; les troupes auxiliaires d'un des turbulens évêques de Sion renouvelèrent ce malheur en 1417; un autre incendie détruisit, en 1788, une grande partie de la ville et toutes les archives. Un duc de Savoie fit mettre à mort, dans la Tour-aux-Chiens, dont

on devrait soigneusement entretenir les ruines, vingt habitans patriotes qui le gênaient dans ses projets de domination. Malgré tout cela et bien d'autres malheurs, il y a eu des Sionnais qui ont prétendu que c'est de leur ville que la Bible a dit : *Dominus dilexit Sion super tabernacula Jacob.* Il est vrai que papes et empereurs lui avaient accordé de grands priviléges qui lui donnaient la supériorité sur le reste du canton, et des priviléges font toujours plaisir. Mais, d'un autre côté, la longue lutte entre le peuple, le clergé et la noblesse, a désolé, pendant tout le moyen âge, la capitale du Valais. Il suffit de sortir de Sion pour trouver le champ de la Planta, où, en 1475, les Valaisans mirent en fuite une armée de dix mille Savoisiens, envoyée pour les opprimer. Ils ont raison de célébrer encore tous les ans ce triomphe de leur liberté ; le succès n'a pas toujours couronné leurs

efforts pour la cause de l'indépendance.

Sion occupe une position charmante, dans une des plus belles parties de la vallée du Rhône; des vignobles, des champs de maïs et de safran, des pâturages, de jolies promenades, des rochers pittoresques entremêlés de bouquets de lauriers, de grenadiers et de figuiers : voilà ce que présentent les environs. Quant à la ville même, elle est bâtie au pied d'un grand rocher qui, fendu jusqu'à un profondeur considérable, porte sur l'une de ses cimes les débris du château Tourbillon, ancien fort des évêques, et sur l'autre, moins élevée, le château Valera avec une chapelle, où l'on vient en pèlerinage; une petite église est bâtie entre ces deux cimes. Plus bas on trouve l'ancienne résidence des évêques, appelée la *Majoria*.

Sion est percée de rues irrégulières

et mal pavées; on voit beaucoup de vieilles maisons. L'hôtel-de-ville est un bel édifice gothique; c'est là que siége le corps municipal composé de vingt-quatre conseillers, dont les fonctions sont viagères; ils remplacent ceux d'entre eux qui viennent à mourir. La seule part qu'on ait laissée aux bourgeois, c'est que cent vingt électeurs ou votans nomment tous les deux ans un bourgmestre et quelques autres magistrats dans ce conseil, et tous les ans ils élisent un syndic hors de ce corps.

L'hôpital et le couvent des capucins sont situés auprès de la ville. Sion renferme plusieurs églises, un collége de jésuites, un arsenal, qui fut pillé par les troupes françaises, une chancellerie; on remarque encore la vieille tour des Calendes, dont la tradition attribue la construction à Charlemagne.

Il y a plus d'ecclésiastiques que de fabricans dans cette ville, où résident

aussi plusieurs familles dont les noms sont historiques, du moins dans ce pays. On dit qu'en général elles tiennent beaucoup à leurs arbres généalogiques, dont leurs compatriotes ne se soucient guère.

Il ne reste presque plus d'antiquités romaines à Sion, que l'on regarde comme ayant remplacé la colonie romaine de *Sedunum*. Depuis 580 cette ville fut le siége d'un évêché qui s'arrogea, dans la suite, la souveraineté du Valais, en prétendant qu'une charte de Charlemagne la lui assurait. Depuis le commencement du treizième siècle il y eut des guerres et des querelles entre les évêques, le peuple et les seigneurs, et à ces guerres civiles se mêlèrent les usurpations des ducs de Savoie. Nous voyons dès lors chez les Valaisans un patriotisme et un esprit de liberté que d'autres pays n'ont pas déployés au même degré. La maison noble de Ra-

ron osa tenir tête au peuple ; celui-ci eut recours à une sorte de proscription, appelée la *masse*, qui entraîna le pillage et la destruction de tous les châteaux-forts de cette maison puissante : cependant, après des guerres sanglantes auxquelles les étrangers s'étaient mêlés, les Raron furent réintégrés dans leurs biens. Le peuple chassa de même un évêque, après l'avoir assiégé dans son château de la Soye. Après la victoire de la Planta, les Valaisans forcèrent aussi le duc de Savoie de renoncer à ses prétentions sur le Bas-Valais ; mais dans la suite ils s'arrogèrent eux-mêmes la domination sur ce pays. Ce fut avec le même esprit énergique que le Haut-Valais fit reconnaître son indépendance par l'empereur dans le traité de Bâle, en 1499.

Peu de temps après, le siége de Sion fut occupé par un homme ardent et belliqueux, Mathieu Schinner, depuis

cardinal, capitaine intrépide, politique rusé, ennemi implacable de la France, et qui suscita toute sa vie des troubles dans le Valais, quoiqu'il rendît aussi des services importans à sa patrie. Dans la suite, l'évêque fit supprimer la *masse* par laquelle une grande partie de la noblesse avait été proscrite, et que l'on a comparée à l'ostracisme; et le peuple força l'évêque à son tour de renoncer à la fausse charte de donation de Charlemagne. Voici quel était le gouvernement du Valais dans le dix-huitième siècle. Chacun des dix dixains ou districts du Haut-Valais se prétendait souverain; ils exerçaient collectivement la souveraineté sur le haut et bas pays, en se faisant représenter par un conseil de vingt-huit membres, dont quatre pris dans chaque dixain, et qui était présidé par l'évêque de Sion. Le chef civil du Valais s'appelait capitaine : ses fonctions duraient deux ans, et on le pre-

nait alternativement dans les divers dixains. Le Bas-Valais, divisé en trois dixains, était administré par des gouverneurs comme un pays conquis. Aussi, à l'approche des troupes républicaines, pendant la révolution française, ces trois dixains revendiquèrent et obtinrent leur liberté : on vit naître deux petites républiques distinctes, celle du Rhône, et celle de la Sarine et Broye : puis les deux furent incorporées dans la république helvétique; l'acte de médiation les en sépara, en les érigeant en une république indépendante et sans liaisons avec la Suisse, et en 1810 on l'incorpora de force dans l'empire français; mais dès le commencement de 1814 elle recouvra son indépendance, et entra dès lors dans la confédération suisse. Suivant la constition actuelle, chaque commune et chaque dixain a un conseil; les dixains nomment aussi leurs juges; les conseils

des dixains élisent chacun quatre membres du conseil du canton, et ce conseil nomme les membres du conseil-d'état présidé par le capitaine. L'évêque de Sion a deux voix dans le conseil cantonnal. Le culte catholique est seul exercé.

Les châteaux de Montorge et de la Soye, près de Sion, ne sont plus que des ruines. Vis-à-vis de la ville, au-delà du Rhône, s'élèvent des coteaux ou *mayens* de Sion ; dans les rochers, au bord de la Borgne, des ermites habitent un petit monastère taillé dans le roc : ces solitaires ont du miel, des fleurs, des raisins à offrir aux étrangers qui les visitent.

Revenu à Sion, on peut traverser les vignobles et la Morge, pour voir le village d'Aven au pied des Alpes, où les chevaux sont presque inconnus, et où tous les transports se font à dos de mulets.

Un voyageur (*) loue beaucoup l'hospitalité des paysans d'Aven. « Dès qu'ils voient passer un étranger, dit-il, ils l'appellent du nom de sage; ils le font entrer dans leur cave, qui est la pièce la plus propre de la maison; on s'assied sur de grands madriers; un tonneau sert de table; le paysan verse à boire; il vous offre du pain, du fromage, des œufs; plus long-temps vous resterez avec lui, plus il sera content de votre visite; il quittera même son lit pour vous l'offrir. » Le voyageur conseille pourtant de donner la préférence au foin ou à la paille de la grange; car il paraît que la propreté des paysans d'Aven n'égale pas tout-à-fait leur bonne volonté.

Il faut presque le courage d'un chasseur des Alpes pour monter le long de

---

(*) *Excursion de Bex à Sion*, dans le tome 1er du *Conservateur Suisse*.

la Lizerne jusqu'aux Diablerets ; mais les beautés du paysage dédommageront de cette excursion périlleuse. On passe sur une arcade de neiges et de glaces, au-dessous de laquelle le torrent s'est frayé un passage dans une gorge jonchée de débris de rochers. Plus haut on rencontre au milieu d'un désert entièrement bouleversé par les catastrophes des montagnes, et où fleurissent le rhododendron, la parnassie, la citise, le lis jaune ; entre les roches culbutées, on rencontre, dis-je, le petit lac de la Derborenze, qui n'existe que depuis une catastrophe arrivée en 1749. La Lizerne y tombe du haut d'un rocher. Ce n'est pas la seule cataracte que l'on observe. « Dans toute cette traversée, dit le voyageur cité plus haut, on voit à diverses distances une multitude de cascades qui découlent des glaciers : les unes tombent perpendiculairement en fusées d'une éclatante blan-

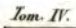
cheur, qui se brisent en poussière en approchant de la terre; les autres, glissant sur le rocher, y dessinent des bandes argentées quand le soleil les éclaire; plusieurs descendent en nappes comme sur des gradins, et se teignent, quand l'œil saisit le moment favorable, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. »

Entre Sion et Martigni, les bords du Rhône sont couverts de riches moissons, de belles plantations, de villages, de ruines de vieux châteaux; mais de distance en distance on rencontre aussi des marécages, des crétins et la pauvreté.

Martigni est un des plus anciens lieux habités du Valais; c'est, à ce qu'on présume, l'*Octodurum* qu'un lieutenant de César brûla avant de se retirer, ne pouvant se maintenir dans cette contrée. Les premiers évêques du pays y résidèrent; autrefois des châteaux-forts, dont on voit encore les restes, entre

autres sur le rocher de Bathia, la protégeaient, comme les batteries des glaciers la protègent aujourd'hui; le Rhône l'a souvent ravagée, et sans un bois de châtaigniers, auquel il est sévèrement défendu de toucher, Martigni serait aussi exposée à être détruite par des avalanches. Malgré les dangers de sa position, elle est bien peuplée et très-commerçante; ses foires et marchés attirent du monde, et elle sert d'entrepôt pour les marchandises destinées à passer le Saint-Bernard. Aux environs on récolte de bons vins.

J'ai parlé de la route qui conduit de Martigni au Saint-Bernard; un embranchement de cette vallée, le val de Bagnes, est devenu fameux par un désastre récent. Ce beau vallon, riche en pâturages, et digne d'être visité à cause de ses sites, de ses cascades, glaciers, défilés, etc., a été peuplé, à ce que l'on



Pag. 220.

croit, par des Sarrasins fugitifs, débris de l'armée de ce peuple qui avait envahi les Alpes et le Jura. Une vingtaine de villages et hameaux dispersés le long de la Dranse, sont habités par leurs descendans. En 1818, comme en 1545, des portions du glacier de Gétroz étant tombées dans la vallée, arrêtèrent le cours du torrent, et le changèrent en un lac qui rompit enfin ses digues, entraîna les maisons et les plantations, et dévasta tout jusqu'au Rhône. Les rochers de Pierre-à-Voye séparent le val de Bagnes des précipices et des bois d'Iserable, où habite une pauvre peuplade, que sa position isole des autres parties du Valais, surtout en hiver ; elle porte néanmoins des grains aux marchés de Martigni.

Sur le chemin de Martigni à Saint-Maurice, on ne peut manquer de s'arrêter sur la rive gauche du Rhône pour admirer la belle cascade de la rivière de

Salena. Malgré son nom ignoble de Pissevache, c'est une des plus belles cataractes de la Suisse; la gravure l'a représentée tant de fois, qu'elle est généralement connue. Au-delà de la cascade s'élève la Dent-du-Midi, qui domine une chaîne de rochers le long de la Salena, à peu près vis-à-vis de la Dent-de-Morcle, située sur la droite du Rhône.

Après avoir traversé le défilé de Barma, et passé à Evionnaz, où paraît avoir existé, avant l'éboulement des rochers, l'ancien Epaunum, siége d'un concile, on arrive à Saint-Maurice sur le Rhône. Son abbaye a été une des plus riches du pays, et a nourri jusqu'à cinq cents moines à la fois. Elle devait ces richesses inutiles aux rois de la Bourgogne; aujourd'hui il y réside une vingtaine de religieux. Sous le régime français on les avait joints à ceux du Saint-Bernard; c'était leur assigner une destination

utile; après 1814 on s'est hâté de les réintégrer dans leur abbaye, à la quelle est attaché un collége, et qui fait desservir plusieurs cures. Si elle a perdu des biens considérables, elle possède en revanche une grande quantité de reliques renfermées dans des reliquaires d'un beau travail gothique. L'abbé mitré porte le titre de comte, comme l'évêque de Sion, en sorte que deux prélats sont seuls décorés, dans la république, d'un titre aristocratique.

Saint-Maurice a une seule grande rue, un hôtel-de-ville, un couvent de capucins, une fabrique d'acier, établie dans l'ancien château, et un beau pont d'une seule arche sur le Rhône. Au défaut d'industrie, la ville gagnait autrefois beaucoup par les pélerinages à l'ermitage de Notre-Dame-du-Sax, situé entre les rochers où la légion thébaine fut, dit-on, décimée; mais cette res-

source est maintenant très-faible. En revanche on cultive bien mieux le sol des environs, et la terre donne aux habitans un revenu plus solide que celui de l'ermitage.

Depuis Saint-Maurice jusqu'au lac de Genève, on ne trouve d'autre ville que Monthey, petit lieu situé sur la Vièze qui vient du val d'Illiers, où elle roule souvent de gros blocs de granit, de pouding et de marbre, forme des cascades, et fait mouvoir des moulins suspendus sur ses eaux. Des chalets couvrent les hauteurs. La peuplade de cette vallée passe pour être descendue de soldats romains, premiers colons du pays. Elle est remarquable par la vigueur de sa constitution, par l'originalité de son esprit, par la vivacité des réparties, enfin par la naïveté des questions qu'elle adresse aux étrangers. Ils errent une partie de l'année de chalet en chalet, et aiment passionnément l'eau-de-vie de prunes,

comme les Croates et les Transylvains.

Ce qui soutient Monthey, c'est son marché, fréquenté par les montagnards. Au village de Trois-Torrens, qui a une triple source minérale, il existait une famille d'Albinos, il n'y a pas long-temps.

On trouve encore, auprès de l'embouchure du Rhône, le village de Vauvry, où l'on a célébré jusqu'à nos jours l'anniversaire de la fête de Charlemagne, qui, à ce que l'on prétend, avait séjourné dans ce lieu. Les villageois dansaient le jour de la fête dans un pré où le dernier couple marié du village était obligé de balayer la neige. Après la porte du Saix, qui ferme le défilé du Rhône, on arrive au Port-Valais, qui avait autrefois un port sur le lac de Genève, mais les attérissemens du Rhône l'ont séparé du lac.

Les Valaisans sont en partie d'origine allemande, et parlent l'allemand

comme on le parlait, il y a quelques siècles, dans l'empire germanique; ce langage est répandu dans tout le Haut-Valais : le reste des habitans parle français ou un patois romand qui a de l'analogie avec le français. Dans les derniers temps la langue française s'est introduite aux conseils du canton; actuellement le procès-verbal se rédige dans les deux langues, le français et l'allemand.

Le patois valaisan a emprunté des mots de plusieurs langues. Dans la phrase citée par l'*Almanach Helvétique* : « *Neura, frainde bretschi on cabé à zu sako* (bru, cours chercher une chaise à cet étranger) », on croit reconnaître du latin, du bas-breton et de l'allemand. Dans la vallée d'Anniviers, le patois diffère des autres en ce que les *s* s'y changent en *ch*, les *ch* en *z*, et qu'on ajoute un *g* ou un *k* à l'*i* final; par exemple : fruit *fretk*, étendue

*tteindouk*, celui *chlieg*. La plupart des vallées et des grandes communes ont au reste des accens particuliers. Il est à présumer que ce patois romand renferme beaucoup de restes de l'ancien celte ; peut-être a-t-il conservé aussi des mots huns, hongrois et sarrasins, à cause des colonies de ces peuples qui paraissent s'être établies dans les Alpes valaisanes.

Dans le costume on abandonne peu à peu les usages gothiques du moyen âge, les brocards, les ornemens lourds et incommodes ; mais les Valaisanes restent assez fidèles au petit chapeau rond de leurs mères, qui va encore bien aux filles. Les paysannes du val d'Illiers se montrent quelquefois dans un costume grotesque, qui consiste dans de larges pantalons rouges ou bleus, un corset et un chapeau ; ce sont, dit-on, les neiges et les marécages qui les forcent de serrer leurs jupons dans l'ampleur

des pantalons d'hommes (*). Les femmes restent habituellement dans l'intérieur de leurs ménages, et on les voit rarement dans la société des hommes : un usage, qui date des âges barbares, les exclut même, dans une partie du Valais, de la table du maître de la maison; et, tandis qu'elles vaquent péniblement aux affaires domestiques, celui-ci s'enivre tant qu'il veut. Par un autre reste des mœurs du vieux temps, on empêche la jeunesse de danser ; mais on fait force processions, pélerinages, et autres actes de dévotion aussi peu utiles ; les enterremens donnent lieu à des réunions bachiques. Quoique le séjour des armées ait un peu diminué la superstition, il en reste encore beaucoup. Rousseau a cité des traits intéressans de la simplicité des mœurs valai-

---

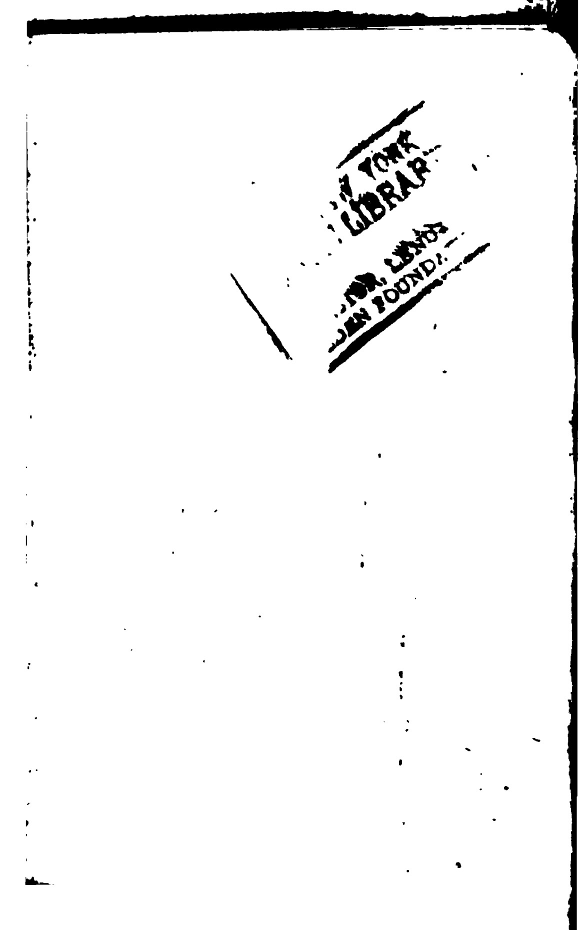
(*) *Description du val d'Illiers*, dans le tome III du *Conservateur Suisse.*

sanes ; il en existe encore quelques-uns. On sent que, dans un pays où la nature a fait tant de séparations, les peuplades doivent conserver long-temps leur caractère particulier, tandis que les lumières pénètrent très-lentement dans la masse de la population, et que l'esprit public les unit difficilement de sentimens et de volonté.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLEAU.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| a... de | ey | ra, val Blegno, Leventina. | La... ( M... hon... ( N... lac... *see*... Yv... ch... Gr... ne... do... | |



# TABLE
## DES MATIÈRES
### CONTENUES
### DANS CE VOLUME.

# TABLE GÉNÉRALE

## DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

---

### TOME PREMIER.

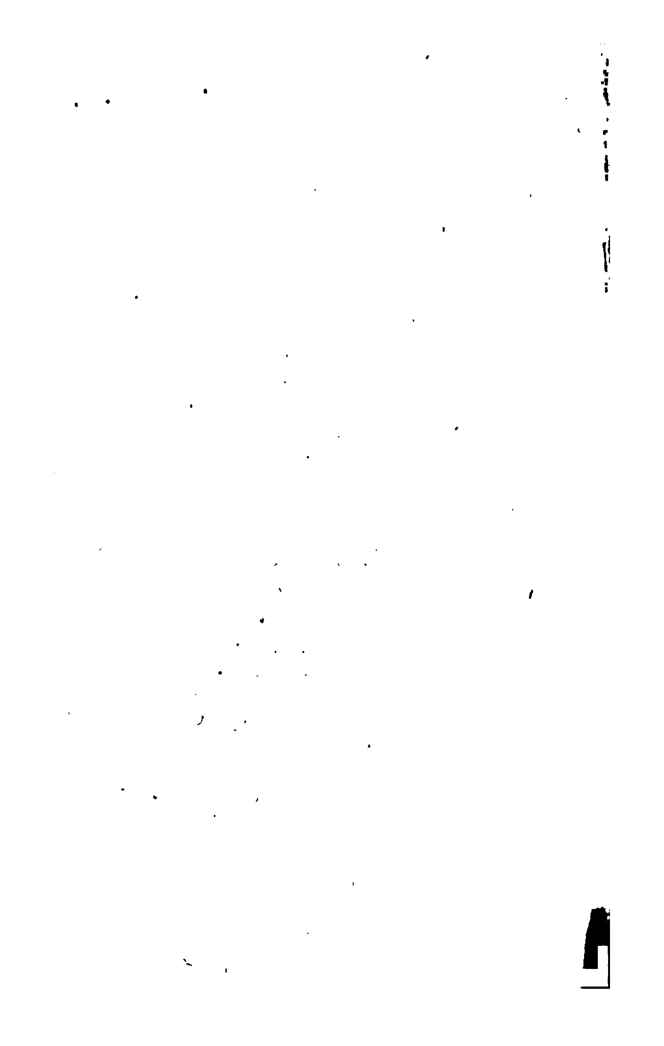
## TOME SECOND.

## TOME TROISIÈME.

7...

## TOME QUATRIÈME.

*Fin de la Table générale des Matières.*



## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

---

BEAUTÉS ET MERVEILLES DE LA NATURE EN FRANCE, ou Description de ce que la France offre de curieux et d'intéressant sous le rapport de l'histoire naturelle, comme grottes, cascades, sources, montagnes, rochers, torrens, vues pittoresques, etc., 5ᵉ éd. avec gravures, 2 vol. in-12, 6 fr.

Carte et vues pittoresques coloriées, 8 fr.

GÉOGRAPHIE DE LA JEUNESSE, ou Manuel géographique à l'usage des maîtres et des élèves, contenant la description exacte des contrées, empires, royaumes, états divers, provinces, etc., des quatre parties du monde; avec la description des lieux, la forme des gouvernemens, d'après les derniers traités, les mœurs, usages, coutumes, etc., 2 gros vol. in-12 avec 7 cartes, 10 fr.

VOYAGE DE PARIS A NEUFCHATEL EN SUISSE, 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c.

---

BEAUTÉS DE L'HISTOIRE DES ARABES ET DE LEUR DOMINATION EN ESPAGNE, 1 vol. in-12, orné de gravures, 4 fr.

BEAUTÉS DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE MODERNE, ou Récit des faits mémorables des Hellènes et de leurs confédérés, depuis 1770 jusqu'à ce jour, par madame Dufresnoy, 2 vol. in-12, avec une carte de la Grèce et 12 belles gravures, 8 fr.

BEAUTÉS DE L'HISTOIRE DU NOUVEAU TESTAMENT, etc., par Nougaret, 1 vol. in-12, avec gravures, 4 fr.

BEAUTÉS ET MERVEILLES DU CIEL, ou Cours d'Astronomie en 24 leçons, mis à la portée de la Jeunesse, 1 gros vol. in-12, avec gravures, 6 fr.

CURIOSITÉS UNIVERSELLES (les), faisant suite aux *Merveilles du Monde;* contenant les plus beaux ouvrages de la nature et des hommes répandus sur toute la surface de la terre; ouvrage destiné à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse; par le chevalier de Propiac, 2 vol. in-12, avec gravures, 7 fr. Figures coloriées, 9 fr.

ÉTUDES LITTÉRAIRES DES CLASSIQUES FRANÇAIS, à l'usage de la jeunesse, composées d'exemples, de réflexions et de critiques propres à former le jugement et le goût; accompagnées des traits les plus caractéristiques de la vie des auteurs, et du précis de leurs ouvrages; par le chev. Bail, 2 vol. in-12, 6 fr.

